

BULLETIN
DES
ARMÉES
DE LA
RÉPUBLIQUE
Réservé à la Zone des Armées -



Mercredi
24
OCTOBRE
St Raphaël

Le soleil se lève à 6 h. 26
et se couche à 16 h. 44;
la durée du jour est de
10 h. 18 le mercredi 24 oc-
tobre et de 10 h. 5 le
dimanche suivant 28 oc-
tobre.
La lune se lève à 14 h. 12
et se couche à 0 h. 5.
Pleine lune le 30 à
6 h. 19.
Température moyenne:
8°.

Fêtes à souhaiter dans la semaine : jeudi,
saint Crépin; vendredi, saint Rustique; samedi,
saint Frumence; dimanche, saint Simon; lundi,
saint Narcisse; mardi, saint Quentin.

UNE FOURRAGÈRE De la couleur de la Légion d'Honneur

La création de la fourragère aux couleurs de
la Médaille militaire, réservée aux régiments
ayant obtenu au moins quatre citations à
l'ordre de l'armée, a été établie entre certaines
unités d'élite une émulation telle que leur
héroïsme leur a permis de dépasser le chiffre
de quatre citations.

En conséquence, sur la proposition du gé-
néral commandant en chef, le président du
conseil, ministre de la guerre, vient de décider
la création d'une nouvelle fourragère, de la
couleur du ruban de la Légion d'honneur, qui
sera réservée aux régiments ou unités cités au
moins six fois à l'ordre de l'armée.

CIRCULAIRES

FIXANT LE POINT DE DÉPART DE L'ENGAGE-
MENT DE HUIT ANS AU SERVICE DE L'ÉTAT,
DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE OU
DES AUTRES GRANDES ÉCOLES CIVILES PRÉ-
SENTS SOUS LES DRAPEAUX.

(B. O. N° 42, du 15 octobre 1917.)

N° 23100 2/4 Paris, le 26 septembre 1917.

La question a été posée de savoir si l'origine
de l'engagement de huit ans au service de
l'Etat que doivent souscrire les élèves de l'école
polytechnique, ou des autres grandes écoles
civiles devait, pour ceux d'entre eux qui sont
déjà sous les drapeaux, remonter à la date de
leur incorporation ou compter du jour même
de la signature de l'acte d'engagement.

Cette question doit être résolue de la ma-
nière suivante :

Le point de départ des engagements de huit
ans au service de l'Etat pour les jeunes gens
présents sous les drapeaux doit remonter au
jour de leur appel s'ils servent comme appelés,
ou à celui de la signature de leur engagement
militaire, s'ils servent comme engagés.

RELATIVE A L'INDEMNITÉ A LAQUELLE ONT
DROIT LES OFFICIERS POUR LES VIVRES DE
CHEMIN DE FER

(B. O. N° 42, du 15 octobre 1917.)

N° 65 P. 2/5 Paris, le 15 septembre 1917.

La circulaire n° 32 P. 2/5 du 24 avril 1917,
remplacée par la circulaire n° 795 M. c/5 du
31 mai dernier, a prévu la perception à titre
remboursable, au moyen de primes spéciales
dont se créditent les corps expéditeurs, des
dépenses entrant dans la composition des vivres

LES OPÉRATIONS MILITAIRES DU 15 OCTOBRE AU 21 OCTOBRE 1917

Dans la nuit du 15 au 16, nous avons réussi
deux coups de main, l'un à l'est de Reims, l'autre
en Argonne, dans la région de Boureuilles.
Sur la rive gauche de la Meuse, nous avons re-
poussé une tentative allemande au nord de la
cote 304.

Le 16, sur le front de l'Aisne, les Allemands
ont lancé plusieurs coups de main sur nos posi-
tions au sud de Courtecon. L'ennemi n'a réussi
qu'à prendre pied dans un de nos postes avan-
cés, d'où nous l'avons rejeté aussitôt.

Dans la nuit du 16 au 17, nous avons réussi
un coup de main sur une tranchée allemande
au pied des côtes de Meuse.

Le 18, sur le front au nord de l'Aisne, nos
troupes ont repoussé une attaque dirigée contre
nos positions du plateau de Vauclerc.

Dans la nuit du 18 au 19, toute une série
d'opérations de détail nous a permis de péné-
trer dans les organisations allemandes de la
région Moulin de Laffaux-Bray-en-Laonnois,
d'y opérer des destructions et de ramener une
centaine de prisonniers appartenant à quatre
divisions différentes. En Champagne, un de
nos détachements, pénétrant dans les tran-
chées allemandes au nord du Casque a pour-
suivi l'ennemi qui se retirait et, après un vil
combat est rentré au complet dans ses lignes.

Et comment ne pas signaler le désastre sans
exemple du raid des zeppelins, commencé
en Angleterre et tragiquement terminé en
France ?

de chemin de fer et des vivres de débarque-
ment dont doivent être pourvues les troupes
partant en renfort aux armées.

La question a été posée de savoir à quelle
indemnité avaient droit parallèlement les
officiers se rendant aux armées.

Il convient, à cet égard, de remarquer que,
quel que soit le cas envisagé, la prime d'alimen-
tation allouée aux officiers (voir l'instruction
n° 273 D. c/5 du 20 mars 1917, et le tarif
de remboursement à appliquer pendant le
2^e semestre 1917) (B. O. n° 30, p. 1890) est
unique et forfaitaire. Elle est actuellement en
France de 2 fr. 49 pour vingt-quatre heures.

Si donc il y a lieu, pour les vivres de che-
min de fer, de considérer une période de
douze heures, l'indemnité pour cette période
devra être de la moitié de 2 fr. 49, soit 1 fr. 25.

Aux termes de la réglementation en vigueur,
les officiers n'ayant droit, en cours de route,
qu'à une ration, l'indemnité dont il s'agit ne
peut être attribuée qu'une fois par période,
quel que soit le grade de la partie prenante.

PORTANT ATTRIBUTION D'UNE INDEMNITÉ
FORFAITAIRE AUX OFFICIERS DES RÉGIONS
ENVAHIES

(B. O. N° 41, du 8 octobre 1917.)

Les officiers de l'armée active, chefs de
famille, jusqu'au grade de commandant inclu-
sivement, qui appartenaient au moment de la
mobilisation à une garnison dont les éléments
ont été astreints à se replier à l'approche de
l'ennemi recevront, sur les fonds de la solde,
une indemnité forfaitaire fixée comme suit
d'après le grade dont ils sont actuellement
pourvus :

Commandants et assimilés..... 412 fr. 50
Officiers subalternes et assimilés 67 50

Cette disposition n'est pas applicable aux
officiers des dépôts et services repliés qui au-
raient déjà reçu, soit au moment du replie-
ment, soit après l'évacuation des armées, l'in-
dennité égale à celle de séjour temporaire
avec troupe, prévue par la circulaire du 1^{er} oc-
tobre 1914, n° 979-4/5, ou une indemnité ana-
logue sur les fonds du service des frais de
déplacement.

Sont abrogées les circulaires du 1^{er} octobre
1914, n° 979-4/5, du 17 janvier 1915, n° 305-4/5,
du 8 février et du 16 mai 1916.

LA FOURRAGÈRE

La fourragère a été conférée par le général
commandant en chef les armées du Nord et du
Nord-Est en exécution des prescriptions conte-
nues dans la circulaire ministérielle n° 3995 D,
du 21 avril 1916, avec l'énoncé des citations à
l'ordre obtenues par les :

201^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Régiment qui, depuis le début de la campagne,
s'est signalé en toutes circonstances par sa
belle tenue au feu, sa ténacité dans la défen-
sive, son ardeur dans l'attaque. Le 21 août,
sous l'énergique impulsion de son chef, le
lieutenant-colonel HERMANN, a, d'un seul et
magnifique élan, enlevé les tranchées qui
constituaient ses objectifs, et s'est immédia-
tement et remarquablement organisé sur le
terrain conquis sous un bombardement des
plus intenses malgré tous les efforts de
l'ennemi pour l'en repousser. — (Ordre n° 393
du 14/9/16, ... armée.)

Sous le commandement du lieutenant-colonel
MOUGIN, s'est acquis une gloire nouvelle
en enlevant brillamment, à l'attaque du 31 juil-
let 1917, en liaison parfaite avec l'armée bri-
tannique, plusieurs tranchées fortement orga-
nisées et en pénétrant dans les lignes alle-
mandes jusqu'à 3 kilomètres de profondeur.
S'est maintenu ensuite pendant plusieurs
jours dans des trous remplis d'eau et malgré la
tempête et un bombardement violent, a réussi
à étendre sa conquête, faisant ainsi preuve
d'un mordant et d'une vigueur admirables. —
(Décision du général commandant en chef du
13 août 1917.)

6^e RÉGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE

Le 25 septembre 1915, a enlevé successive-
ment cinq lignes de tranchées sur une profon-
deur de 3 kilomètres, prenant deux batteries à
l'ennemi. Puis, pendant les quatre jours qui
ont suivi, avec une vigueur remarquable, a
poursuivi ses tentatives contre la deuxième
position ennemie, donnant le plus bel exemple
de l'esprit de sacrifice et des plus belles vertus
militaires qui animaient le corps des officiers
et les soldats du régiment. — (Ordre n° 477, du
28 janvier 1916, ... armée.)

Sous l'impulsion énergique de son chef, le
lieutenant-colonel CHEVALIER, a brillamment
enlevé cinq lignes de tranchées ennemies très
vigoureusement défendues. Se trouvant à la
suite de son avance complètement en flèche,
a su, malgré les efforts réitérés de l'ennemi,
maintenir intégralement les positions con-
quises; a refoulé, au cours des journées des
16 et 17 avril 1917, huit contre-attaques, inli-
geant à l'ennemi de lourdes pertes, lui faisant
des prisonniers et lui prenant de nombreuses
mitrailleuses et engins de tranchées. — (Décision
du général commandant en chef du 3 oc-
tobre 1917.)



LES ILLUSIONS PERDUES

Ne cherchons pas à finasser avec la
réalité.

Tous les peuples engagés dans cette
guerre y sont entrés avec des illusions.
Comment en serait-il autrement ? Et com-
ment, la guerre étant faite de tentatives,
d'expériences, d'efforts, comment — l'illu-
sion étant humaine tout autant que l'erreur
— comment ces trois terribles années n'au-
raient-elles pas plus ou moins déçu les uns
et les autres ?

Vous voyez que je fais la part du « feu »,
— c'est bien le cas de le dire.

Mais il s'agit de savoir quel peuple a vu
le plus souvent ses meilleures cartes cou-
pées par l'adversaire, ses combinaisons dé-
truites sur l'échiquier militaire ou diploma-
tique, quel peuple est le plus souvent tombé
« sur le bec » ?

Eh bien, il n'y a pas de doute, c'est l'Alle-
magne.

L'Allemagne était, littéralement, saoulée
d'illusions.

Maintenant, elle est à peu près dégrisée :
aussi quel mal aux cheveux et, en pensant
à Hindenburg et sa statue, nous pourrions
ajouter « quelle gueule de bois » !

Comparez le Français de 1914 au Français
de 1917.

Le premier disait : « Si l'Allemagne nous
attaque, nous sommes de taille à résister, à
lui prouver que nous avons du cœur et du
muscle et que, pour nous avaler, elle ne
s'est pas levée d'assez bonne heure. »

L'autre, le Français de 1917 — c'est d'ail-
leurs le même — peut déclarer :

« Ça été dur, plus dur que je ne croyais...
Mais enfin, nous avons tenu parole et le
Boche a brisé sur nous ses meilleures
dents ! »

Nous avons fait ce que nous espérions
faire et même un peu plus.

Mais l'Allemagne ?

Tâchez de vous imaginer (c'est difficile
pour un homme de bon sens), tâchez de
vous imaginer ce que c'était que l'Allemand
de 1914... Ah ! mes amis !

L'Allemand de 1914 disait, en prose, en
vers et même en musique :

— Je suis le surhomme, l'Homme-Dieu...
Le monde tout entier est la terre promise

aux Allemands et l'heure est venue de fran-
chir la Mer Rouge. (En effet, il y a eu une
mer rouge, mais il ne l'a pas franchie).
Rien ne peut nous résister... Nous ne
sommes pas un peuple, pas une race : nous
sommes un élément. A nous, l'Europe, à
nous l'Asie, à nous l'Amérique, à nous la
lune ! Nous allons pousser notre soc en bo-
acier Krupp dans le terreau humain et du
sillon creusé par nous jaillira la moisson
de la divine Kultur...

Il y a des fous qui disent de ces choses,
mais on leur enlève leur canif et on les
enferme dans un cabanon.

Les Allemands étaient fous, fous à lier...
Mais ils étaient soixante-cinq millions, avec
— en guise de canifs — des armes du der-
nier modèle : il s'agit, en somme, de les
conduire à l'infirmerie spéciale du Dépôt.
On s'en occupe...

Voyez l'Allemand de 1917... Il ne res-
semble guère à celui de 1914.

A l'en croire, le pauvre homme n'a ja-
mais pensé à faire le moindre mal à qui que
ce soit... L'Allemand de 1914 voulait cro-
quer la planète comme une praline : l'Alle-
mand de 1917 ne rêve plus que de manger,
comme jadis, en famille, de banales sau-
cisses de Francfort...

Eh bien, ce changement de régime re-
présente une assez jolie dégringolade sur
l'échelle des illusions.

Voulez-vous que nous fassions le dé-
compte de leurs déceptions ? C'est un
« état » qui n'est pas désagréable à dresser
et vous savez que la guerre, c'est une af-
faire d'« états ».

1^o Le kaiser s'était proposé de venir dé-
jeuner, le 31 août 1914, à Paris : il n'a pris
qu'un bouillon, mais très chaud, sur la
Marne.

2^o Le kaiser voulait aller contempler, de
Calais, les côtes anglaises : en fait de côtes,
il s'en fit caresser quelques-unes sur
l'Yser.

3^o Verdun (n'insistons pas).
Voilà trois « illusions perdues » de l'ordre
militaire et de première classe.

Dans l'ordre diplomatique ?

1^o La Belgique devait laisser faire... Elle

a introduit dans la belle machine alle-
mande le caillou qui a tout dérangé.

2^o L'Angleterre resterait dans son « splen-
dide isolement »... Elle a préféré une autre
« Belle Alliance », comme à Waterloo. Cela
lui réussira, comme en 1815.

3^o L'Italie...

4^o Les Etats-Unis...

Je n'oublie pas le Japon, la Roumanie, le
Grèce, le Portugal, nos amis du Sud-Amé-
rique, d'autres encore... Il faut noter,
comme « illusion perdue » de première
grandeur, la paix séparée avec la Russie.
Ça aussi, pour les gens de Berlin, c'était
fait, archifait... Et, finalement, c'est eux
qui ont été refaits.

Faut-il parler aussi de leur confiance
dans une brouille prochaine entre les Alliés ?

Les Alliés forment un bloc incassable...
La voilà, la vraie soudure !

L'Allemagne s'imaginait qu'à force de
saccager villes et villages, de couler les pa-
quebots, de bombarder les villes ouvertes,
de fusiller les femmes, elle s'imaginait qu'à
la longue les peuples la trouveraient sym-
pathique... Illusion perdue ! Autour d'elle,
c'est le blocus de la haine et du mépris.

Des illusions perdues ? Il faudrait rappe-
ler le ratage de la « guerre sainte musul-
mane », la marche vers l'Orient avec les
trains de plaisir Berlin-Bagdad, la convic-
tion que les Boërs allaient se soulever, que
les zeppelins détruiraient Londres, que les
civils français manqueraient de patience,
que les Germano-Américains seraient moins
américains que germains, que les sous-
marins affameraient John Bull en trois mois,
que... que... Il y en a, il y en a !

L'Allemagne avait cru à une guerre
« fraîche et joyeuse »... Vous parlez d'une
déception !

Ah ! si c'était à refaire !

Justement, l'Allemagne voudrait bien
arrêter le jeu, rebattre les cartes n'ayant
pu battre les Alliés, et recommencer la
partie...

Ça, c'est sa suprême illusion...

Et l'Allemagne la perdra, comme les
autres,

L'ANCIEN.

LE BLOCUS RESSERRÉ



L'ONCLE SAM DONNE ENCORE UN TOUR DE CLÉ

Le 13 octobre, l'Angleterre et la France ont décidé de mettre l'embargo sur le commerce à destination des pays du Nord, autrement dit d'interdire toute exportation, sous réserve d'autorisation spéciale. Une mesure analogue avait été prise dès le 9 juillet par le président Wilson à l'égard de tous les neutres. C'est une date décisive dans l'évolution de la guerre économique.

Beaucoup s'imaginent que le mécanisme, infiniment complexe, qui vise à stranguler nos adversaires, a été improvisé d'un seul coup, qu'il reste, à quelques perfectionnements de détail près, ce qu'il était au début. Tout au contraire, peu d'organismes se sont transformés plus radicalement par une progression plus continue que les rouages qu'il faut se décider à appeler, faute d'expression concise plus exacte : le blocus. Le blocus de 1917 ne ressemble pas plus à celui de 1914 que la bataille des Flandres à la bataille de la Marne. Dans un domaine comme dans l'autre, les Alliés ont su mettre à profit les enseignements des demi-succès et même des échecs.

Tout d'abord on a vu s'allonger les listes de contrebande. Pensez que celles de la première série négligeaient des articles aussi intéressants que le caoutchouc, les huiles de graissage, les fourrages. Je ne parle pas du coton qui a attendu près de deux ans l'arrêt de prohibition par considération pour les intérêts américains. Assez rapidement les entrées directes allemandes ont été arrêtées. Par contre, l'Allemagne aurait peut-être continué longtemps ses libres exportations alimentant son crédit et accroissant son trésor de guerre, si elle n'avait commis l'imprudence de déchirer le droit des gens en proclamant la guerre sous-marine sans merci dans les eaux bri-

tanniques (4 février 1915). Les Alliés ripostèrent le 1^{er} mars 1915 en interdisant radicalement tout trafic à destination ou en provenance de l'ennemi.

Enfin, le 7 juillet 1916, la France et l'Angleterre se dégagèrent formellement des liens de la conférence de Londres, qui avait prévu des listes de contrebande absolue et conditionnelle et même tenté d'affranchir définitivement un certain nombre d'articles de risques de guerre.

Désormais, il était admis que tout trafic serait préjugé suspect, sauf démonstration contraire. Ainsi le fardeau de la preuve se trouvait renversé. Jusqu'alors c'était au capteur d'établir la légitimité de la prise en établissant la destination ennemie, même indirecte, de la cargaison. Depuis le 7 juillet 1916, c'est le saisi qui doit apporter la justification de son innocence.

Pour ce qui est de l'interdiction du commerce des belligérants avec l'ennemi, on pensait, au début, que quelques mesures simples suffiraient : prohibitions de sortie, pénalités rigoureuses contre tout trafic suspect. Bientôt il a fallu reconnaître que, même sous cet aspect, le problème n'était pas simple. La notion de nationalité varie énormément selon les législations. Imagine-t-on que la loi anglaise ne permettait pas de traiter ennemis les Allemands et les Autrichiens établis en pays neutre? Ajoutons l'incroyable confusion des intérêts entremêlés dans les grandes affaires internationales. Il a fallu en venir, depuis le 25 février 1916, à l'institution des Listes noires mettant formellement à l'index les maisons liées plus ou moins directement avec l'ennemi.

Restait à empêcher le ravitaillement par l'intermédiaire des neutres. Cela a été la pierre d'achoppement. Il était difficile d'empêcher les transits d'apparence souvent très honnête; plus difficile encore d'empêcher les non belligérants de fournir impartiallement aux deux parties les produits de leur sol et de leur industrie.

Pour le commerce indirect, les Alliés avaient encore un moyen d'action, puisqu'ils contrôlaient les voies d'accès. D'autre part, ils possédaient des bases d'appréciation dans les statistiques d'avant-guerre. Ils pouvaient donc, presque mathématiquement, fixer le contingent nécessaire à la consommation de chaque pays neutre pour chaque produit, en se basant sur les provenances et les destinations. Encore une logique purement théorique. Pratiquement, rien de plus hasardeux que ces calculs. Il aurait fallu pouvoir tenir compte des stocks existants et des déviations imposées par la guerre. N'oublions pas les ménagements que les puissances occidentales ont tenu à garder, dans la mesure du possible, envers des nations éprouvées, jusqu'au moment où les procédés allemands ont obligé à pousser les choses à l'extrême.

Très rapidement, les principes de solution se sont dégagés. Dès le mois de novembre 1914, on a vu se constituer en Hollande le *Netherland Oversea Trust*, groupement destiné à devenir un intermédiaire

permanent entre le commerce hollandais et les services du blocus. En octobre 1915, a été constituée la société de surveillance suisse, très analogue. En Norvège et en Danemark un autre système a été suivi, celui des accords particuliers avec les maisons de commerce. Seule la Suède a résisté à des tractations. La base de tous ces accords a été de fixer des contingents d'importation dans les limites strictes des besoins du pays et d'obtenir des garanties contre les réexportations. A ce dernier point de vue, les résultats ont été des plus concluants. Les erreurs de statistique ont été plus fréquentes.

Tout compte fait, la machine aurait été très efficace si les pays neutres n'avaient disposé librement de leurs propres produits. Le mot librement est peut-être déplacé quand on connaît les moyens de guerre employés par l'Allemagne pour imposer sa volonté à ses petits voisins. La force des armes n'est pas son principal argument. Nos adversaires, qui sont seuls en mesure de fournir aux neutres certains articles essentiels : le charbon, le fer, n'eurent pas à employer cet argument de chantage. On sait comment les gens de Berlin en ont un, pour imposer à la Suisse des fournitures de bétail et de métaux pour des ouvertures de crédit. La Hollande s'est vue en quelque sorte réquisitionner ses pommes de terre et le produit de ses pêcheries; le Danemark, ses produits agricoles. Pour lutter contre ce drainage intensif, les Alliés n'ont longtemps disposé que de la ressource de la concurrence. Acheter toutes les disponibilités des marchés neutres coûte que coûte. Moyen onéreux. On n'a pas toujours osé le pousser à l'extrême logique.

Il n'y a qu'un moyen pratique d'empêcher ce trafic, c'est de placer les états neutres en face d'une situation telle qu'ils ne pourront plus se passer de leurs propres produits et de tuer la spéculation par le besoin. Tous les petits états neutres sont tributaires du dehors; leur ravitaillement dépend donc des maîtres de la mer. Mais il dépendra plus encore des États-Unis, le seul grand gouvernement en dehors d'une Europe vouée au culte des armes. C'est pourquoi le pavillon était presque semblable tant que la grande fédération transatlantique était dans le camp de la neutralité. Du jour où les Américains sont entrés dans la guerre, ils sont devenus pleinement solidaires des Alliés. Avec leur lucidité d'hommes d'affaires et à la lueur de deux années d'expérience, ils ont discerné la fissure du blocus. Voilà pourquoi le Président Wilson n'a eu de cesse qu'il n'ait tout le commerce d'importation sous son contrôle. Désormais les neutres auront leur ravitaillement strictement contrôlé. Ils ne recevront que le nécessaire à leurs besoins, et encore sous réserves des disponibilités très réduites et après démonstration de l'épuisement de leurs ressources. Dans ces conditions, le partage avec les voisins devient pour ainsi dire impossible. — SAINT-BRICE.

Ce que font
nos
Marins

Par le Commandant
Emile VEDEL

Tandis que les communiqués officiels nous tiennent journellement au courant de ce qui se passe sur le front, la nécessité de dissimuler à l'ennemi les mouvements de nos navires est cause qu'on ne les mentionne jamais que quand ils coulent, en ayant encore bien soin de ne pas dire où ni comment. Le soldat ignore donc presque tout de l'héroïque et précieuse collaboration apportée par la marine à l'œuvre du salut commun. Afin de le renseigner une fois en passant, j'ai prié un simple matelot d'écrire, adressée à un camarade « poilu » une lettre où il raconterait son rôle dans la guerre actuelle. La voici, telle que je viens de la recevoir :

« POILU, MON GLORIEUX FRÈRE,

« On m'a dit que tu désirais savoir ce que je devenais. Eh bien, voilà. Au début de la guerre, je me trouvais sur la *Jeanne-d'Arc*, qui achevait la campagne d'instruction des aspirants. Un beau voyage, ma foi, où nous avons eu bien de l'agrément. De jolies relâches tout le temps, et des jeunes officiers ayant la « double » facile. On venait de rentrer à Brest, et j'attendais mon tour de permission pour aller embrasser les vieux, quand a sonné le grand branle-bas de la mobilisation générale. En guise de permission, attrape à faire du charbon, et en route pour Cherbourg où nous rallions la deuxième escadre légère.

« A peine mouillé, ordre d'appareiller tous ensemble sans autre signal, et le cap sur le Pas-de-Calais. Le commandant nous explique qu'on va défendre le passage à la flotte allemande. Je ne sais pas trop comment nous en serions sortis, ou plutôt la chose ne laissait pas l'ombre d'un doute, vu que nous aurions été six vieux croiseurs contre peut-être une cinquantaine de gros bâtiments du dernier modèle. Mais tout ce qu'on nous demandait, c'était de faire le plus de mal possible à l'ennemi, et ça, nous nous en chargeons. A commencer par moi. Car j'ai oublié de te dire que je suis canonier breveté, et que je venais de remporter le premier prix au concours de tir de fin d'année. Une montre et 50 fr. qu'on m'a donnés, dont j'ai envoyé 30 fr. à la maison et fait la bombe avec le reste, de l'armement de ma pièce ayant obtenu un tour de terre de faveur. Avec mon 194

« de la tourelle » avant, je répondais de mettre dans le but à 10.000 mètres, et le premier de tous, rapport que nous étions en éclairours, à 5 milles devant le reste de l'escadre.

« Mais les Boches ne sont pas venus, j'ai craint sans doute de rencontrer les Anglais sur leur chemin. Alors on a envoyé la *Jeanne* aux Dardanelles, où nous sommes arrivés juste pour prendre part à l'attaque de Koum-Kablei. Un obus turc a éclaté au pied de ma tourelle, couchant tout le monde par terre, à l'exception du second maître et de moi. Ce qui ne nous a pas empêchés de continuer le tir, pendant que nos irrésistibles coloniaux débarquaient et emportaient tout. Après quoi j'ai été embarqué sur la *Provence II* et le *Gaulois*, l'un et l'autre coulés par suite de torpillage dont j'ai eu la chance de revenir. Et, le plus drôle, c'est que je ne sais pas nager. Mais on a des espèces de gilets de sauvetage qui vous maintiennent sur l'eau jusqu'à ce qu'on vienne vous repêcher, quand on n'a pas été asommé et qu'on a pu se jeter à l'eau. Voyant qu'il n'y avait plus rien à faire à bord des grands navires, tant que les Boches ne se décideront pas à sortir les leurs, j'ai demandé à passer sur les chalutiers, des bateaux de pêche armés en guerre avec lesquels on fait la chasse aux sous-marins. Présentement je suis à bord de la *Rose mystérieuse*, pointeur de la pièce de 65, et je ne crois pas me vanter en disant que j'ai touché plusieurs des requins à Guillaume. Seulement, ces sales bêtes-là, c'est comme les rats empoisonnés, on ne sait jamais où ça va crever.

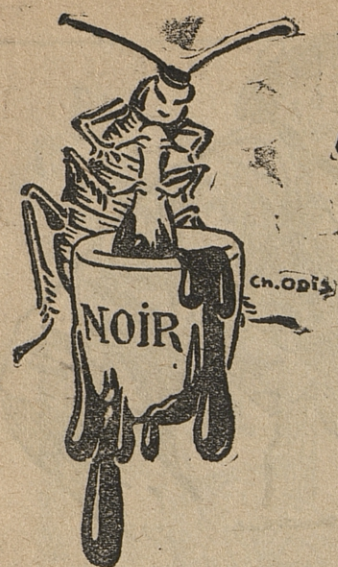
« De quelle façon nous leur appuyons la poursuite, et les trucs qu'on emploie, défense absolue d'en souffler mot. Tout ce que je puis te dire, c'est que nous devons mener une vie à peu près dans le genre de la tienne, sauf que nos tranchées à nous, ce sont les vagues de la mer. En guise de marmites, des mines sur lesquelles on saute au moment qu'on s'y attend le moins, ou la torpille d'un sous-marin qui vous éventre d'un seul coup. Mais il y a de bons moments, surtout quand on fonce sur le pirate, à coups de canon, d'étrave ou de grenades, et qu'on est sûr qu'il en tient. La *Rose mystérieuse* en a déjà envoyé un par le fond, d'un obus bien placé. Mais le capitaine n'était pas encore content. Il aurait voulu

« voulu le prendre à l'abordage, comme au trefois.

« C'est un premier maître de manœuvre, un ancien gabier de la *Melpomène* et de la *Magicienne*, qui commande au sifflet, avec des roulements comme la musique du vent dans les cordages. Il prétend que, seuls, les marins de la vieille marine à voiles viendront à bout des sous-marins. Et il n'a peut-être pas tort, dans ce sens qu'il faut rudement bien connaître son métier. Quoique ça, il font beaucoup moins de mal qu'au printemps dernier, et nous avons bon espoir de les mater encore davantage.

« Poilu, mon frère, toi que le monde entier n'appelle plus que le Vainqueur de la Marne et le Héros de Verdun, ne t'étonne donc point de ne pas recevoir plus souvent de mes nouvelles. Mais quand tu vois s'amener des nouveaux canons, des munitions en abondance, des vivres et tout le reste, pense à ton frère le marin. Dis-toi bien que rien de tout cela ne te parviendrait, s'il n'était pas là pour en assurer l'arrivage par mer, sans jamais une heure de répit, la nuit comme le jour et quelque temps qu'il fasse, avec toutes les chances de finir par boire à la grande tasse. Mais qu'il porte, du moment que c'est pour la France? »

Oui, ingrate et pénible besogne que celle de la marine, mais d'une importance capitale en ce qui concerne l'issue de la guerre. C'est, en effet, grâce à la maîtrise que nous et nos Alliés conservons sur les grandes routes du large, que nous avons pu remédier à l'état d'impréparation où nous a surpris l'agression allemande. C'est également à la mer que nous devons l'inappréciable concours des Américains, tant du Nord que du Sud, amenés à se ranger de notre côté par suite des excès de l'intolérable piraterie boche. Ainsi, de même que les efforts et les sacrifices de nos admirables marins contribuent puissamment à la reconquête des territoires encore occupés par un envahisseur odieux, de même nos incomparables soldats, sans s'en douter peut-être, combattent-ils pour la liberté des océans. Impossible, par conséquent, de réaliser une coopération plus directe et plus fraternelle que celle de nos armées de terre et de mer.



Le Cafard

Achille était sûrement sous sa nefaste influence lorsqu'il s'enferma sous sa tente où il resta, pendant je ne sais plus combien de temps, sans vouloir se rendre aux tranchées.

Le cafard semble bien ne pas avoir épargné les femmes elles-mêmes. L'absence d'Ulysse le donna à la vertueuse Pénélope qui le combattit, comme on sait, en filant toute la journée et en défilant la nuit ce qu'elle avait fait le jour.

Pendant ce temps, son époux ballotté sur la vaste mer n'en fut pas exempt.

Il est vrai que, plus favorisé que sa femme et d'ailleurs moins vertueux, il connut d'agréables distractions.

Mais, dans l'antiquité, le cafard-record, si l'on peut dire, pouvait bien avoir été celui d'un illustre prophète d'Israël, dont les jérémiades, restées historiques, eurent pour effet de semer le

découragement parmi ses compatriotes et de faciliter ainsi la conquête étrangère.

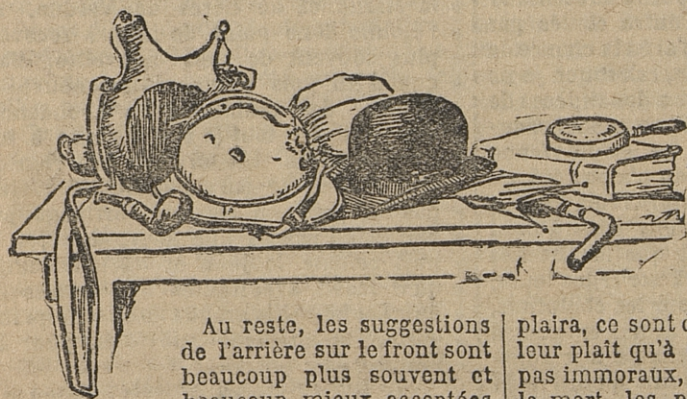
On voit, par cet exemple, que le cafard est contagieux. Il est, d'ailleurs, infiniment probable que, vivant de nos jours, Jérémie passerait en conseil de guerre et serait fusillé.

Plus près de nous, dans notre Histoire de France, le type qui a le plus souffert du cafard est le sombre Louis XI, auquel les contorsions des gens qu'il faisait enfermer dans des cages de fer arrachaient à peine un sourire.

Notre grand Molière nous a laissé deux types immortels du cafard : *Tartuffe*, bien entendu, dans le sens que l'on sait, et *le Misanthrope*, dans celui qui nous occupe. Alcèste, qui est pourtant à l'arrière, souffre d'un cafard généralisé. Les femmes, elles-mêmes, ne trouvent pas grâce devant lui.

— Là, alors, il exagère, me disait l'autre jour un poilu.

Vous pensez bien que les médecins, qui ne respectent rien, se sont emparés du cafard, sous prétexte de l'étudier. Avouons, entre nous, qu'il leur revenait de droit, puisqu'il se manifeste par un épuisement du système nerveux, en quelque sorte par une diminution progressive de la personnalité. Mais, chose bizarre, la volonté atteinte ne manifeste pas sa blessure d'une façon uniforme : il y a tantôt dépression et tantôt impulsion de sa part. C'est, dans ce dernier cas, le cafard ordinaire des colonies. C'est celui de l'homme qui, pour rompre la monotonie et l'ennui, éprouve, comme il le dit lui-même, le besoin de faire une blague. C'est un peu ce cafard-là qui, dans un secteur demeuré calme, fait, à propos de tout et de rien, déclencher des



Au reste, les suggestions de l'arrière sur le front sont beaucoup plus souvent et beaucoup mieux acceptées qu'on ne le croit.

C'est l'arrière qui fit croire au front qu'il était d'un vrai poilu de parler un langage de barrière et qui lui fit confondre parfois l'indiscipline téméraire avec la vraie bravoure, qui est prudente, sans vanité et docile aux ordres des chefs. Et le front subit pareillement — consciemment ou non — les bonnes suggestions.

Même instinctivement, le poilu recherchera une telle influence, qu'il devine salutaire, et s'y livrera avec émotion.

Organisez un concert aux armées et faites-y réciter, par une interprète de valeur, un poème très chauvin. Le succès sera médiocre. Sur quoi vous déciderez : « Les poilus sont las des grands mots... Les mots détonnent auprès des gestes de nos braves... Essayons du rire, du gros rire ». Cette fois, succès, mais... les poilus ne sortent pas encore complètement enchantés de la salle. Que leur faut-il donc ?... Vous leur donnez alors la représentation d'une pièce de théâtre légère, très légère... « Ça leur

plaira, ce sont des Français ». Erreur, ça ne leur plaît qu'à demi. Ces Français ne sont pas immoraux, au fond ; et l'idée vague de la mort, les privations d'amour gâtent le plaisir qu'ils auraient peut-être éprouvé en d'autres temps.

Mais une jeune femme chante un vieux refrain de France, simple et rythmé. C'est le triomphe, le vrai triomphe.

Rien de plus facilement explicable. Un amoureux qui, dans la vie, passerait pour un insensé. Au contraire, s'il chantait sa passion, on ne s'étonnerait plus. Or, la guerre est l'école des réalités. Les fictions y sont jetées à bas. On y juge les choses du théâtre comme on jugerait un peu de la vie.

Et puis, la femme qui vient de chanter est jeune. Jeune et femme, elle séduit sans susciter des rêves troubles. Tout naturellement, elle éveille dans les cœurs, au son de la musique et de sa voix, de vieux échos endormis : le visage de la France réapparaît.

Il réapparaît, à la même minute, à tous les poilus présents, chose devenue presque impossible, sauf en de très rares circonstances, depuis le jour où ils sont entrés

LES POILUS VUS PAR L'UN D'EUX

(Suite et fin.)

dans la guerre. Et les voilà joyeux de s'abandonner un instant, tous ensemble, tous, à leur pensée intime, profonde, de s'y abandonner ouvertement, avec enthousiasme, sans avoir à livrer leur secret pour cela.

Eh ! oui, la plupart des poilus ont un secret. L'arrière et l'étranger ignorant son existence, peuvent être déçus, déconcertés devant telle parole des poilus.

Demandez à l'un d'eux pourquoi il se bat et risque de se faire tuer. Neuf fois sur dix sa réponse sera :

— Je n'en sais rien.

Ne vous indignez pas ! Il y a plusieurs raisons à cette réponse. D'abord, c'est une petite impertinence d'enfant gâté :

— Dis, mon chéri, tu l'aimes ta maman ?

— Sais pas...

Les poilus sont en guerre depuis longtemps. Ils n'y sont entrés que pour sauver la France. Empêtrés, écorchés, ils s'impotent presque dans leur travail qui ne semble pas avancer. Vous arrivez alors et, à brûle-pourpoint : « Que cherchez-vous, mon ami ?... ». « Rien !... Zut !... ». Ceci surtout cause la réponse étrange du poilu :

L'amour vrai s'arrête court après avoir balbutié : « Je vous aime ». Même, cet amour, lorsqu'il est puissant, se sent comme honteux. Il goûte le silence.

Cet amour a-t-il pour objet une per-



tirs de barrage chez les deux adversaires. C'est qu'à ce moment la répétition des mêmes émotions, bombardement, sifflement des balles, gardes, patrouilles, a épuisé la provision d'énergie dont chaque homme dispose et qui, bien entendu, varie avec chaque sujet.

Tous ceux qui ont tenu longtemps les tranchées savent, qu'au bout de quelques temps, apparaît même sous des dehors physiques superbes, c'est-à-dire en dehors de toute altération organique, cet état de fatigue mentale qu'on nomme le cafard.

C'est pour le combattre que, merveilleux remède, a été instituée la permission de détente. Le cafard n'y résiste, en effet, généralement pas. On parvient aussi à le noyer dans une chopine ou dans un litre de pinard.

Sait-on qu'un groupe d'artillerie a fondé l'ordre du cafard ? Le commandeur de l'ordre est un capitaine ; l'insigne, un cafard — bien entendu — en aluminium niellé de cuivre et dont deux émaux figurent les yeux ronds.

Les membres de l'ordre doivent jurer sur le « Grand Cafard » que s'ils ont été attaqués par l'horrible bête, ils n'ont jamais été vaincus par elle, et prendre l'engagement de la poursuivre par tous les moyens.

Il n'est pas du tout déshonorant, d'ailleurs, d'être attaqué par le cafard. Il y a même peu de cerveaux contre lesquels il n'a pas pris une sournoise offensive. Mais, d'une façon générale, ses tentatives restent vouées à un échec complet. Il se heurte, en effet, à la bonne humeur, qui reste, en dépit de tout, au fond du caractère français.

Contre ceux qui, entre deux bombardements, rédigent les journaux du front, trouvent le moyen de deviner une charade ou de résoudre un problème d'échecs, le cafard n'a pas beau jeu. Il passe mais ne s'installe pas. Et s'il faut, pour faire partie de l'ordre du cafard, n'avoir jamais été vaincu par lui, l'armée française devrait être faite, en bloc, chevalière de l'ordre.

HENRI GÉROULE.

PENSÉES ET MAXIMES DU FRONT

Le danger commun est l'école de la solidarité. Tels poilus, excellent camarades aux tranchées, ne peuvent se sentir à l'arrière.

D. CASTELLANI.

Pourquoi la nation la plus ingénieuse du monde, la France, n'est-elle pas encore parvenue à fabriquer des allumettes qui prennent ?

Parfois, on croit avoir trouvé une belle pensée ; à la réflexion on se rappelle l'avoir lue quelque part.

Plus on reste au front plus on y prend racine ; plus on va en permission plus on désire y aller.

La nuit dernière, je n'ai pas dormi pour penser ; n'aurais-je pas mieux fait de penser à dormir ?

Sergent FOURMON.

C'est en montant la garde par les nuits froides et humides d'hiver que j'ai compris que nos ancêtres aient fait du soleil et du feu des divinités.

UN JUTEUX.

Que ne peut-on s'entendre avant que de parler !

Arrête le lendemain matin tes décisions de la veille.

ARJON.

Le philosophe est l'homme qui a perdu toutes ses illusions ou celui qui n'en a jamais eu.

A chaque illusion perdue, le cœur se resserre. N'avoir plus d'illusions c'est être bien près de n'avoir plus de cœur.

A. GREGOIRE.

Rien n'anime les lèvres comme la critique et la médisance.

JEAN DALLÈS.

Les peintres du grognard de l'Empire ont trouvé leur type vers 1830 : j'irai au Salon en 1940.

UN POILU.



core d'avouer que nous avons trébuché, tandis que nous courrions après celle que notre cœur recherche.

Les poilus diront : « Nous travaillons pour le même patron », et le mot « patron » ne détonnera pas, quand le mot « France » eût surpris. « Patron » cache le secret du poilu sous le gilet du civil.

Dès qu'on parle à un poilu du jour de la mobilisation, ces yeux jettent des flammes. Lorsque les circonstances se montrent plus clémentes, il se rappelle avec attendrissement les enseignements patriotiques de l'école de son village. Il évoque les propos des aïeules. Nombre de poilus ont été élevés par leurs grands-parents. Les idées aussi peuvent sauter une génération. L'idée d'une France vengée a dû être de celles-là.

A Lorette, nos pièces préparant l'attaque menaient un bruit d'enfer. Un camarade, le regard brillant, me montrant du geste le pays envahi : « Ils nous entendent, les nôtres là-bas !... ». Qui avait parlé, sans même s'en douter ? Le secret.

Plus tard, ce camarade ayant été tué, j'allai voir sa mère. Folle de douleur, elle se perdit en reproches contre la France, la guerre, l'armée, les officiers. Je tâchai de lui montrer ses exagérations. Je n'y parvins pas. Il me vint à l'esprit de mentir. Je n'ai pas osé. J'aurais dit : « Madame, votre fils, sur le point de succomber, m'a confié : « Je meurs pour la France. Supplie ma mère d'essayer d'être aussi fière de cette mort que je le suis ! » Je n'ai pas osé. Je le regrette. Ce mensonge n'en eût pas été un, et mon ami m'eût crié toute ma vie : « Tu as livré mon secret à ma mère. Tu as bien fait ! ».

Enfin, il se peut que le poilu aperçoive tout à coup celle pour laquelle il s'expose à la mort. En un éclair, il est comme ébloui : « Ma France ! » Et c'est de ce poilu transfuguré que nos journalistes et romanciers ont pris une photographie instantanée. Avouons qu'elle peut étonner les poilus, si l'on entend la leur faire considérer comme étant celle de nos soldats, chaque jour.

Malgré tout, je suis loin de trouver inutile cette photographie. En France, il faut parler d'une chose si l'on ne veut pas courir le risque, même invraisemblable, de l'oublier. Malgré la puérilité du poilu, malgré son mépris de la mort, malgré son oubli de la mort plutôt, il ne faudrait pas nier que la chair, avec ses muscles et ses nerfs, n'eût pas renoncé à ses droits. Le poilu a imposé à sa chair, comme à ses émotions, une manière de moratorium. Il vaut ce que vaut un moratorium.

Ainsi, au front, on ne rêve jamais de la mort, en dormant. La chair, elle n'y songe-t-elle pas à sa façon ?

Nous couchions sous un canon, ou si près d'un canon, qu'à chaque coup, notre

bougie s'éteignait dans notre misérable cabane. Ce canon tirait toute la nuit, sans jamais nous éveiller. Par contre, un obus venait à tomber près de notre gîte, secouant beaucoup moins le sol et produisant une explosion beaucoup moins violente que les « départs », aussitôt nous étions sur pied. La chair n'avait sennéillé qu'à moitié.

« Tout se paiera un jour », gémissent les âmes compatissantes, trop pressées d'avancer des pronostics décourageants.

Attendons le choc en retour !

Pour l'heure, c'est le moratorium.

Jeunesse artificielle, mépris constant de la mort, souffrances physiques et morales, nuits sans sommeil, hantises, sourdes, rhumatismes et grandes pensées et fortes émotions en suspens dans l'individu, amalgame du « militaire » et du « civil », tout cela, reconnaissons-le, peut modifier le caractère, l'aigrir, dites-vous, mais ce n'est pas obligatoire. Par contre, tout cela revêt, par instants, les poilus de beaux reflets de gravité.

« Je suis plus grand que toi, puisque je vais mourir », semblent-ils lui faire dire.

Ces reflets, sa-

luons-les !

Ils parent de gloire nos combattants.

Ils font d'eux nos seigneurs les poilus.

André LAPHIN, Secrétaire de l'Œuvre.



Le CENTENAIRE de MÉHUL

Le Chant du Départ



La Vic-toire en chan-tant Nous ou-vre la bar-riè-re. La li-ber-té

Un centenaire qui, parmi les préoccupations actuelles, est passé inaperçu, vient de tomber, le 20 octobre : c'est celui de la mort de Méhul.

Ce n'est point parce qu'il fut un des plus grands musiciens français de la fin du XVIII^e siècle que Etienne-Henri Méhul mérite aujourd'hui un souvenir de la

France en guerre. Ses opéras-comiques et ses opéras sont charmants, ses ballets sont délicieux... mais il doit avoir une place dans la reconnaissance nationale pour avoir écrit la musique du *Chant du Départ*.

Les paroles de cet hymne patriotique sont de Marie-Joseph Chénier. Avec la *Marseillaise*, il conduisit à la victoire les soldats de la Révolution. Nos musiques militaires le jouent encore aujourd'hui.

Ce fut pour la célébration du 14 juillet, en 1794, que le *Chant du Départ* fut composé.

Il faut relire ces strophes ardentes qui mettent en scène tous les représentants de la nation : un député du peuple, une mère de famille, deux vieillards, un enfant, une épouse, une jeune fille, trois guerriers. Le style en est éloquent, vibrant, enflammé, les vers sont de bonne et rude frappe, et les sentiments y sont touchants et nobles. Ecoutez l'admirable début :

La victoire en chantant nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas,
Et du Nord au Midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.

La mère de famille a le stoïcisme d'une Spartiate :

De nos yeux maternels ne craignez pas les larmes;
Loin de nous les lâches douleurs!

Les vieillards retrouvent l'ardeur de leur jeunesse et la communiquent aux jeunes gens à qui ils confient les armes dont ils se serviront pour défendre la liberté :

Que le fer paternel armé la main des braves!

L'enfant parle avec la maturité vaillante que les grandes époques donnent à l'âme de toute la nation :

Le lâche accablé d'ans n'a pas connu la vie,
Qui meurt pour le peuple a vécu!



L'épouse excite au combat les époux et les fils, assurée que les morts, grâce à elle, seront remplacés à leur rang :

Nos flancs porteront vos vengeurs!

La jeune fille ne donnera ses sourires qu'aux guerriers dont la bravoure les aura mérités :

Qu'ils reviennent dans nos murailles
Beaux de gloire et de liberté!

Les combattants tiennent le seul langage qui soit digne d'un peuple soulevé par un tel élan :

Sur le fer devant Dieu nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs.

Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté!

Tout le poème est d'une grande beauté. Le texte n'a pas vieilli. A peine y rencontre-t-on, comme une marque de son temps, quelques images d'un style fleuri et mignard, tel qu'il était de mode à une époque où des guirlandes de roses ornaient les boîtes et les pendules :

Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes
Nos mains tresseront vos lauriers.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds...

Ce sont là les quelques floritures qui datent la poésie. Le reste est d'un accent sincère, entraînant, réconfortant et mâle. C'est un chef-d'œuvre.

La Révolution, qui aimait les cérémonies grandioses, multiplia les auditions du *Chant du Départ*, avec orchestre et chœurs, ainsi d'ailleurs que des autres chants patriotiques de Méhul, le *Chant de la Victoire*, le *Chant du Retour*. Mais la plus impressionnante de toutes ces manifestations fut sans doute celle du 14 juillet 1800 où un hymne spécial, composé pour cette circonstance, fut exécuté dans la chapelle des Invalides, alors dénommée « Temple de Mars », avec trois orchestres, deux en bas, l'un à droite, l'autre à gauche, et le troisième, harpes et cors, sous la Coupole, avec les chœurs des femmes.

On aimerait qu'au jour de la victoire qui terminera la grande guerre, quelque chose de ces pompes magnifiques nous fût restitué. Imaginez le spectacle, au Trocadéro, par exemple : les personnages du *Champ du Départ*, vêtus en costumes de l'époque, apparaissant tour à tour et venant chanter dans l'accompagnement des cuivres de la garde républicaine, les strophes ardentes...

Ce jour-là, l'ombre de Méhul n'aura rien à regretter de l'oubli où l'on aura laissé son centenaire!

MONTMIRAIL.



Le bon ivrogne Janicot

Nos troupiers aiment le vin ; et parfois, si nous l'osons dire, ils l'aiment un peu trop. Ce goût n'est point nouveau en France. Et c'est ainsi qu'au seizième siècle le savoureux écrivain BONAVENTURE DESPÉRIERS (mort en 1542), dépeignait, dans le conte que voici, les méfaits de l'ivresse. Nous avons pensé que le portrait de l'ivrogne Janicot amuserait nos lecteurs et les mettrait en garde contre l'abus du « pinard ».

Dans Paris, où il y a tant de sortes de gens, il y avait un couturier nommé Janicot, lequel ne fut jamais avaricieux, car tout l'argent qu'il gagnait, c'était pour boire. Lequel métier il

trouva si bon, et s'y accoutuma de telle sorte, qu'il lui fallu quitter celui de Couturier : car, quand il revenait de la taverne, et qu'il voulait se mettre sur sa besogne, en enfilant son aiguille, il faisait comme les nouveaux mariés, il mettait auprès ; et puis lui était avis d'un filet que c'en étaient deux et cousait aussitôt une manche par derrière comme par devant : tout lui était un. De sorte qu'il renonça du tout à ce fâcheux couturage, pour se retirer au plaisant métier de boire, lequel il entretenait vaillamment : car, depuis qu'il était au fond d'une taverne, il n'en bougeait jusques au soir, sauf quand quelquefois sa femme le venait querir, qui lui disait mille injures ; mais il les avalait toutes avec un verre de vin.

Bien souvent il la flattait tant, qu'il la faisait asséoir auprès de soi, en lui disant :

— Tâte un peu de ce vin-là, m'amie ; c'est du meilleur que tu bus jamais.

— Je n'ai que faire de boire, disait-elle ; c'est ivrogne, ici! Viendras-tu?

— Eh! Jeannette, tu ne boiras que tant petit que tu voudras.

A la fin elle se laissait aller car la bonne dame disait en soi-même : « Aussi bien, c'est moi qui paye tout ; il faut bien que j'en boive ma part. »

Vrai est qu'elle avait un peu plus de discrétion que Janicot, car elle ne se chargeait pas tant, qu'elle ne le ramena à la maison ; mais croyez que c'était une dure repartie, que du pot et de Janicot. Une autre fois, quand elle faisait la fâcheuse, il lui disait :

— Jeannette, tu sais bien que c'est que je vis hier : ce monsieur, tu m'entends bien? Je n'en dirai mot, Jeannette ; mais laisse-moi

boire ; va-t'en, m'amie, je serai aussitôt au logis que toi.

Et de reboire ; puis, en se retournant, qui n'était jamais qu'il n'eût sa charge, hardiment, qu'il était plus aisé à savoir d'où il venait que non pas où il allait (car la rue ne lui était pas assez large), il allait chancelant, dandinant, trébuchant. Il heurtait toujours à quelque ouvrier, ou, quand il était nuit, à quelque charrette, et se faisait à tout coup une bigne au front ; mais elle était guérie, avant qu'il s'en aperçut. Il se laissait maintes fois tomber du haut d'un degré, ou en la trappe d'une cave ; mais il ne se faisait point de mal : Dieu lui aidait toujours.

A propos, Janicot avait toujours sa bouteille de trois chopines, laquelle il tenait toute la nuit auprès de soi et l'égouttait toutes les fois qu'il s'éveillait ; et en dormant même, il ne songeait qu'à sa bouteille, et y avait une telle adresse, que tout endormi il y portait la main, et la prenait pour boire tout ainsi que s'il eût veillé. Quoi connaissant, sa femme bien souvent le prévenait et lui buvait le vin de sa bouteille laquelle elle remplissait d'eau que le pauvre Janicot buvait en dormant. Et bien souvent il se réveillait à ce goût aquatique qui lui affadissait toute la bouche ; mais il se rendormait sur cette querelle, sans faire grand bruit.

Quelquefois il s'avisa de mettre de l'eau dans son vin ; mais c'était avec la pointe d'un couteau lequel il mouillait dedans l'aiguillette, et en laissait tomber une goutte en son verre et non plus. Vous ne l'eussiez jamais trouvé sans un osselet de jambon en sa gibecière. Il aimait uniquement les saucisses, le fromage de Milan, les sardines, les harengs-saurs et tous semblables aiguillons à vin. Il haïssait les pommes et les salades comme poison, les flans, les tartelettes, quand il les entendait crier par les rues il bouchait ses oreilles. Il avait les yeux bordés de fine écarlate, et, un jour qu'il y avait mal, sa femme lui fit défendre par un médecin d'eau douce qu'il ne bût point de vin ; mais on eût fait avec lui tous les marchés plutôt que celui-là, car il aimait mieux perdre les fenêtres que toute la maison. Et quand on lui disait qu'il se pouvait bien laver les yeux de vin blanc :

« Eh! disait-il, que sert-il de s'en laver par dehors? c'est autant de gâté. Ne vaut-il pas mieux en boire tant, qu'il en sorte par les yeux, et s'en laver dedans et dehors? »

Quand il grêlait, il se jetait à genoux, et

ne plaignait que les vignes à haute voix. Et quand on lui disait :

« Eh, Janicot, les blés, quoi? »

— Les blés? disait-il : avec un morceau de pain gros comme une noix, je boirais un quart de vin : je ne me soucie pas des blés ; il y en aura bien peu s'il n'y en a assez pour moi! »

Et ceci était quand il était dans son meilleur sens : car les uns disent, quand il eut pris son ply, que, depuis, il ne désenivra, et même tiennent que tout son sang se convertit en vin.

Il est bien vrai qu'il fallut qu'il mourût en son rang. Pour ce, deux ou trois jours avant sa mort, on lui ôta le vin : ce qu'il fit au plus grand regret du monde, en disant qu'on le tuait et qu'il ne mourait que faute de boire. Et, quand ce fut à se confesser, il ne se souvenait point d'avoir fait aucun mal, sinon qu'il avait bu, et ne savait parler d'autre chose à son confesseur que de vin. Il se confessait combien de fois il en avait bu qui n'était pas bon, dont il se repentait et en demandait à Dieu pardon.

Puis, quand il vit qu'il fallait aller boire ailleurs, il ordonna, par son testament, qu'il fût enterré en une cave, sous un tonneau de vin, et qu'on lui mit la tête sous le dégouttoir, afin que le vin lui tombât dedans la bouche pour le désaltérer : car il avait bien vu, au cimetière Saint-Innocent, que les trépassés ont la bouche bien sèche.

BONAVENTURE DESPÉRIERS.
(Contes ou nouvelles
Récréations et Joyeux devis.)



LE
ROLE

Je ne sais si cela a changé, mais du temps où j'étais fantassin, nous n'étions pas fort experts à reconnaître, les camarades et moi, la nationalité des avions qui passaient au-dessus des tranchées. Quelquefois, il est vrai, le « coucou » volait assez bas pour qu'on pût distinguer ses cocardes, mais c'était rare. D'autre part, nous savions discerner les Farman et les Voisin ; ce n'était pas difficile : tout le monde sait qu'ils n'ont pas de fuselage entoilé et que l'on voit le ciel entre leurs ailes et leur queue. En dehors de ces deux cas, toutes les fois qu'on entendait le son d'un moteur et qu'on apercevait un avion dans le ciel, on s'écriait avec une certaine mauvaise humeur : « Encore un Boche ! Naturellement, nos aviateurs ne sont pas levés ! » Et ce n'était pas très juste, car, en ce temps-là l'aviation française avait sur l'aviation boche une supériorité très grande, plus grande encore qu'à présent, et presque tous les appareils qui survolaient les lignes étaient français.

Pour qu'on voie de terre les cocardes peintes sur les ailes d'un avion, il faut que celui-ci ne soit guère au-dessus de 1.200 ou 1.500 mètres ; or, les canons, les mitrailleuses mêmes, tirent maintenant de mieux en mieux, et il n'y a pas grand avantage pour l'observation aérienne à voler à si basse altitude, sauf pour les avions d'infanterie (nous verrons plus loin ce qu'il faut entendre par là). D'autre part, les Farman et les Voisin se sont faits rares, tous nos nouveaux appareils ont des fuselages, en sorte qu'il est plus difficile que jamais de reconnaître à l'œil nu la nationalité d'un avion qui passe comme un minuscule oiseau dans le ciel bleu. Vous pouvez m'en croire : parfois les aviateurs eux-mêmes sont embarrassés de savoir si le « coucou » qui vole à quelques kilomètres d'eux est français ou boche, et il faut qu'ils s'en approchent pour s'en assurer. C'est que l'ennemi a copié beaucoup de nos modèles. Et puis, par la force même des choses, à mesure que l'aviation s'est perfectionnée, les types ont eu tendance à s'unifier...

On ne parle jamais, dans le public, que des « as », et c'est assez juste, car pour devenir un « as » il faut avoir le cœur très bien accroché. En effet, sans parler des qualités de pilote et de tireur hors ligne qui sont nécessaires, imaginez un peu ce qu'on éprouve à 5.000 ou 6.000 mètres, lorsque l'on aperçoit un avion ennemi. Mais, d'abord, il faut vous dire qu'on ne se sent pas, dans un frêle bâtis de bois, de toile et de fils d'acier, au-dessus du vide, aussi bien à l'aise que sur ce que j'appellerai, sans vouloir offenser personne, le plancher des vaches. Il n'y a pas à dire : l'homme

est plutôt construit pour marcher que pour aller voir ce qui se passe au-dessus des nuages ; il ne s'y sent pas en sécurité du tout. On s'habitue à l'émotion de voler, on arrive même à la trouver passionnante, à ce point que voler devient un plaisir, presque un besoin pour certains. Mais ce n'est pas un plaisir du même ordre que celui qu'on goûte, par exemple, à se trouver dans un bon lit, chez soi, quand on vient d'arriver pour une permission de dix jours. Là haut, il n'est pas de pilote qui ne regarde pas de temps en temps ses ailes et qui n'écoute très attentivement le son de son moteur, je vous assure.

Aussi, quand un chasseur aperçoit au loin, dans l'espace, un point noir, et qu'il découvre que c'est un avion boche, au moment où il se dit : « Allons-y ! » il est impossible qu'il n'éprouve pas un certain petit frémissement. Quelle que soit son habileté, fût-il le grand Guynemer, soit-il Nungesser, il suffit de la plus légère erreur de pilotage, il suffit de la moindre malchance, il suffit même que son adversaire inconnu soit adroit ou heureux pour qu'il reçoive lui-même ou dans quelque partie essentielle de son appareil une balle malencontreuse ; et alors ce ne sera pas la blessure, ce sera probablement la mort. Notez que, le plus souvent, il pourrait parfaitement éviter le combat : le moindre détour de son oiseau, prodigieusement rapide, le lui permettrait ; il n'aurait même peut-être qu'à continuer de croiser... Mais il fonde sur ce point redoutable et lointain, sans hésiter, il jette les dés pour cette partie où le plus habile des « as » a encore un bon tiers des chances contre lui, — il « y va ».

Eh bien, je dis que, dans le moment où, sans que rien l'y oblige que le devoir et l'honneur, un pilote décide en lui-même d'attaquer, il donne la plus indiscutable preuve d'héroïsme qui soit ; et certes le mot n'est pas trop gros.

Mais un « as » ce n'est qu'une carte excellente ; pour déceler le Boche, qui est un gros point, il faut un jeu complet. L'aviation de chasse elle-même n'a pour rôle que de protéger contre l'ennemi l'aviation de reconnaissance et d'artillerie, et de lui permettre d'accomplir sa besogne, laquelle est aujourd'hui aussi indispensable que celle des canons et des fusils. Car ce sont les biplaces d'observation, de photographie, de réglage, qui sont les yeux, non les seuls, mais les meilleurs de l'armée.

Quand on « relève » pour la première fois dans un secteur nouveau, avec quelle facilité on se perd dans le dédale des boyaux et des tranchées ! En face, c'est le même labyrinthe que chez nous. Or, du meilleur ob-

servatoire terrestre, on ne pourrait avoir qu'une idée élémentaire de l'organisation ennemie. Comment découvrirait-on les retranchements, les abris à contre-pente, ou les tunnels comme celui du Mort-Homme, par exemple ? Comment repérerait-on les batteries lourdes à longue portée, soigneusement camouflées et cachées à 10 ou 12 kilomètres des premières lignes ?

Comment, en un mot, dresserait-on le plan de tous les travaux ennemis, indispensable pour qu'on puisse les bombarder et les détruire ?

Avant que la préparation d'artillerie soit commencée, il faut que la carte d'ensemble des défenses boches soit parfaitement établie. Depuis longtemps, ce plan des « canevas de tir », comme on l'appelle, est dressé, mais il faut le modifier et le refondre sans cesse. L'ennemi travaille, en effet : surtout quand il prévoit une offensive, il creuse de nouvelles lignes, installe de nouvelles batteries, déplace les anciennes, en crée de fausses, etc. Il faut connaître ces changements et évaluer ces ruses : pour cela, on a les saucisses, on a surtout les avions.

L'avion, qui se déplace, qui va jusqu'aux dernières lignes ennemies, voit tout et photographie tout. Il apporte des vues prises directement au-dessus des objectifs et qui en donnent le plan, ou des vues « obliques », prises ordinairement à basse altitude, qui montrent les mouvements de terrain et fournissent le « plan cavalier ». Toutes les photos de l'aviation, assemblées, coordonnées, reportées sur la carte, et éclairées, complétées par les comptes rendus des observateurs qui signalent l'animation des voies ferrées, des routes, et s'efforcent de découvrir les batteries camouflées, bref, tout cet espionnage aérien permet de dresser les canevas de tir et de commencer la préparation d'artillerie.

Durant cette préparation, l'aviation a encore un rôle considérable.

Les objectifs à canonner ont été répartis entre les batteries selon leur situation et selon leur nature. Selon leur situation, c'est-à-dire que chaque batterie est chargée de détruire ce qu'elle peut atteindre le plus commodément. Selon leur nature, c'est-à-dire que chaque calibre est employé de manière à produire son meilleur effet : les canons courts chargés d'écraser de leurs pesants projectiles tombant à pic les abris les plus solides, les canons longs à trajectoire tendue de contrebalayer les batteries ennemies.

Qui règle, surveille, contrôle le tir des pièces ? La saucisse, mais surtout l'avion.

La saucisse, en effet, ne permet d'observer que sous un certain angle et presque

toujours une partie du terrain lui est « défilée ». Elle oscille en outre, et, pour le réglage, si elle juge assez bien les erreurs en direction (écarts à droite ou à gauche), elle voit moins les erreurs en portée (écarts en profondeur).

Au contraire l'avion peut se porter au-dessus de l'objectif. La batterie tire à son signal : il voit où sont tombés les obus, indique par T. S. F. les corrections à exécuter, et les réponses lui sont faites de terre au moyen de panneaux et de signaux convenus.

Mais ce n'est pas assez de diriger le tir des pièces, il faut encore suivre les progrès de la destruction des ouvrages allemands. C'est pourquoi, durant la préparation, on photographie constamment le secteur. Le nombre des clichés pris quotidiennement est immense. Mais grâce à eux on peut établir et tenir à jour une carte nouvelle, la carte des destructions.

Enfin, lorsque la préparation est jugée suffisante, l'infanterie sort de ses tranchées et marche à la conquête des lignes ennemies. L'artillerie cesse ses tirs de destruction, mais commence à faire devant les troupes des tirs de barrage, en même temps qu'elle augmente ses contre-batteries. Et l'aviation travaille plus que jamais.

Les escadrilles de bombardement, qui n'ont pas cessé durant la préparation d'arroses les cantonnements, les parcs, les gares, les formations de l'arrière, attaquent des objectifs plus rapprochés comme les dépôts de munitions de l'avant.

Les patrouilles de chasse croisent et protègent le travail des autres avions, en interdisant — autant que possible — aux appareils boches de passer. Si l'ennemi se présente en force, elles sont prêtes à le combattre et à l'arrêter.

Les avions d'artillerie continuent de surveiller et diriger les tirs de contre-batterie, volant à 2.000 ou 3.000 mètres, comme les avions de commandement.

Ceux-ci sont les vedettes de l'armée : ils ont pour mission d'observer l'ennemi et de révéler ses mouvements. Aperçoivent-ils, par exemple, une concentration de forces ? C'est une contre-attaque qui se prépare : ils la signalent aussitôt par T. S. F., et les batteries désignées à cet effet la couvrent d'obus. De plus, comme les avions d'infanterie, ils attaquent les tranchées à coups de mitrailleuses.

Cependant, les avions de corps d'armée chargés de la liaison d'infanterie suivent la progression des fantassins. Etablir la communication des premières lignes avec l'arrière, c'est actuellement un des plus délicats problèmes de l'offensive et de la défensive. L'infanterie fait un bond en avant : l'artillerie doit allonger son tir. L'infanterie est-elle forcée de reculer ? il faut également qu'elle soit couverte par un tir de

barrage. Qui renseignera les artilleurs sur la position de l'infanterie ? L'avion.

Celui-ci vole assez bas pour apercevoir les fantassins avec qui il correspond par des signaux convenus. Lorsque les lignes téléphoniques sont coupées, que les coureurs n'arrivent plus, que les pigeons manquent, c'est lui seul qui peut faire la liaison entre l'avant et l'arrière. Par T. S. F. par fusées, il transmet les demandes de renforts, d'allongement du tir, de munitions, etc. Il est l'intermédiaire des troupes d'attaque et du commandement.

Pour cela, il lui faut voler entre 600 et 800 mètres, souvent plus bas. Les mitrailleuses de terre le tirent, les avions ennemis qui ont pu franchir le barrage de nos patrouilles aériennes l'attaquent, nos propres obus même, dont il traverse les tra-

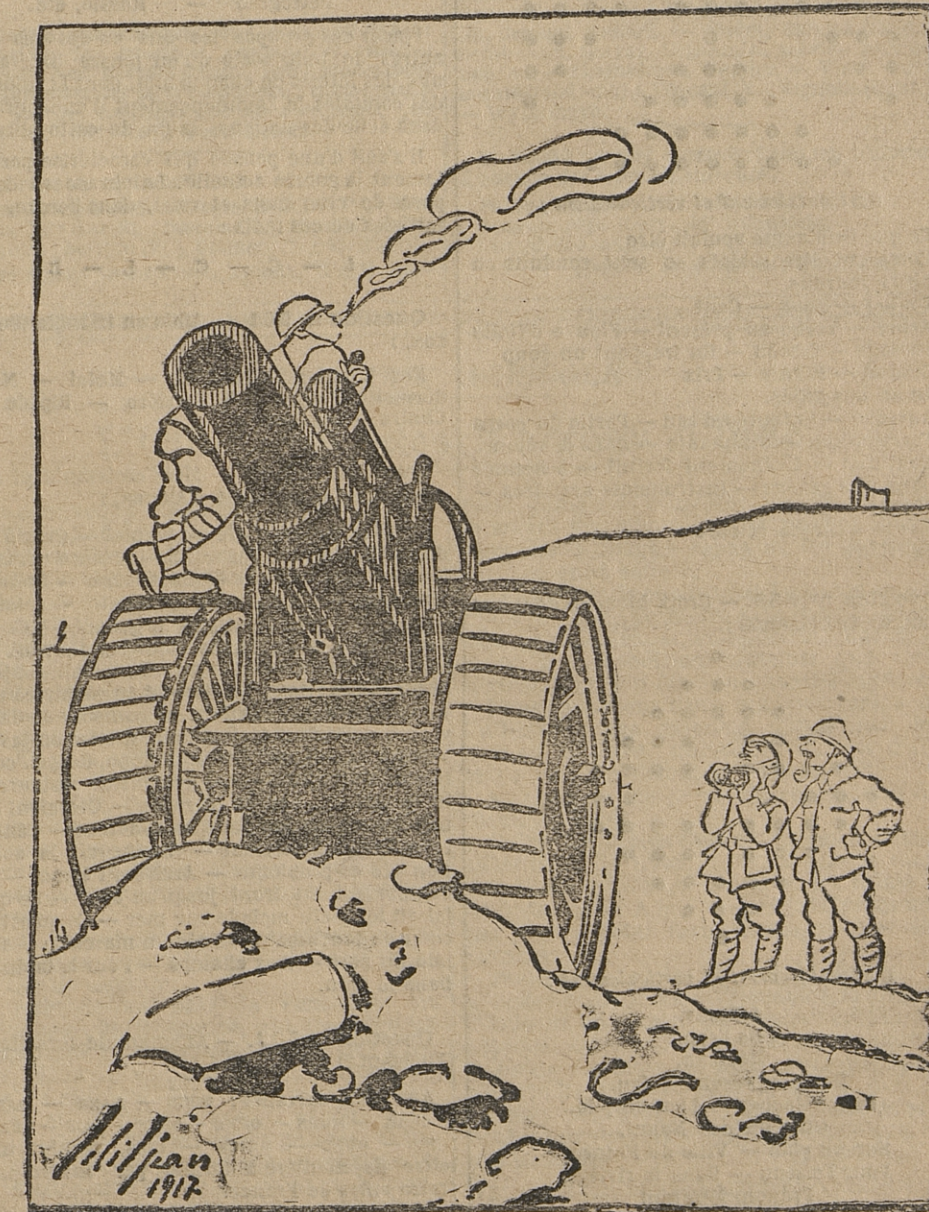
jectoires, peuvent le rencontrer... C'est un dur métier que celui de l'avion d'infanterie.

Tel est le travail des oiseaux de guerre qui traversent le ciel, noirs ou brillants comme de l'argent selon qu'ils interceptent ou réfléchissent les rayons de soleil. A part quelques triplaces, très rares relativement, où le pilote est protégé, ils ne sont pas blindés, comme beaucoup d'ignorants le croient, et à la balle du chasseur ennemi ou à l'obus qui monte de terre, ils n'opposent que de la toile et du bois. Soyons reconnaissants à tous les aviateurs qui, tués en plein ciel ou descendus en flammes sont morts noblement pour la France.

JACQUES BOULENGER.



Les deux Copains



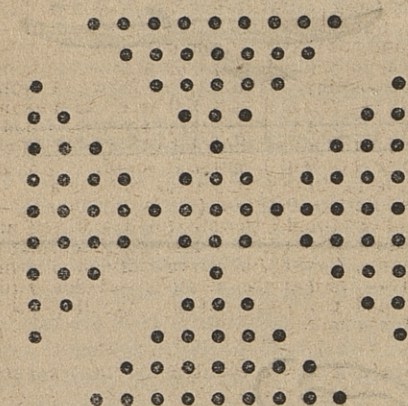
— Il fume, mais c'est « l'autre » qui crache !

Récréation DU POILU

SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME CONCOURS

Question n° 556. — Mots carrés (trois lettres)
(E. GUINCHARD) :
Domage — Pomme — Les oiseaux le mangent.

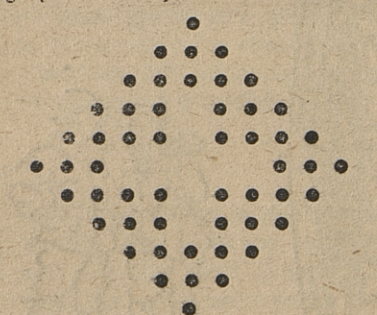
Question n° 557. — Croix de guerre
(E. DECHOZ) :



Horizontalement et verticalement :

Ce que Guillaume voulait être
Comment ses soldats se sont conduits en
tants, endroits
Un jeu — Boux — Cent
Arbre — Verbe au présent — Fleuve d'Italie
Passage — Oiseau — En frappant un coup
Choisit — Plante — Prix
Le cri des Alliés.
Adverbe — Entourée d'eau — Partie du corps
Terminaison — Cinquante — Dans le seton
Coutume — Evénement fortuit — A Rennes
Dans une grange — Instruments aratoires —
Elément
Maître d'un jeu célèbre
Satisfait

Question n° 558. — Croix blanche dans un
losange (A. DELANUE) :



Horizontalement et verticalement :

A Tunis.
De l'eau.
Marteau.
Dans le présent — Jeu.
Pour attacher — Lieu de joie.
On y lit — Nenni.
Sur un plan — Ville de France.
Pour l'oiseau — Dans la rivière.
Prénom féminin.
Refus.
Consonne.

Question n° 559. — Charade fantaisiste
(E. GUINCHARD) :

Mon un vit dans les bois
Et mon deux est marin;
Mon entier, pas malin,
Perd la tête parfois.

Question n° 560. — Acrostiche (ENGEL-
BRECHT) :

Trouver les noms de douze capitales de
pays en guerre contre la Germanie, en y ajoutant
le Brésil.

Ecrire en face de chaque capitale le nom de
sa nation.

On obtiendra ainsi deux colonnes de douze
mots chacune. Exemple :

Belgrade — Serbie
Pétrograd — Russie, etc.

Placer ces groupes les uns au-dessous des
autres de telle sorte qu'on puisse lire, avec
une des lettres de chaque mot, dans la colonne
des capitales le commencement d'une phrase,
dans celle des nations, la fin de cette phrase.

Il s'agit d'une pensée qui caractérise parfaite-
ment la guerre actuelle. La phrase se com-
pose de cinq mots et voici, dans l'ordre, les
initiales de ces mots :

L — G — C — L — B

Question n° 561. — Mots en triangle (Pous-
son) :

Nos femmes l'attendent — Métal — Nous
dormons dessus... à l'arrière — Bipède —
Chiffre — Consomme.

Question n° 562. — Mots croissants et dé-
croissants (29 mots) (M. LANNIER) :

Dans le train — Note — Animal — Quand on
dort — Esclave ou manant — Mesure russe —
Ne sont pas toujours bonnes à dire — Prénom
masculin — Gardait pour quelqu'un — Jetait à
terre — Ils le feraient pour le pinard — Ce ne
sont pas des médecins pour les chevaux de
bois — Enfoncèrent à nouveau certains objets
de fer — Les arbres le faisaient au renouveau —
Le centre de ce problème est composé de deux
verbes à l'infinitif signifiant : mettre en tas et
séparer en parts (ils sont donc un peu con-
traire entre eux) — Les garçons de restaurant
le feraient... après le repas — Oteraient les
mêmes objets de fer que ci-dessus — Cause-
raient — Creuseraient — Trouverait la solu-
tion de ce problème — Arriverait à moi — Je
demeurerai au front jusqu'au bout — Ce que
faisait tel poilu malade sur mer — Ce qu'est le
cœur de tout amant — Prénom masculin — Pas
loin du port — Aux champs — Pour le tapin —
Dans le bain.

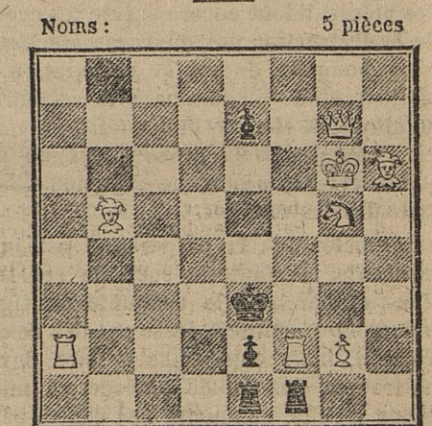
Question n° 563. — Anagramme-acrostiche
(THÉBAULT) :

Aux mots suivants : NOCE — DANS — SALAI
— NOIR — MURS — ORNE — MISE — RAIS — VELUS
— MINNE — OURS — MINES — BOIS, ajouter une
lettre de manière à former par anagramme
treize villes de France.

Les lettres ajoutées, lues dans l'ordre, donnent
deux mots que tout poilu connaît.

ÉCHECS

Problème inédit n° 41 (24 octobre)
par le Sergent FRÉDÉRIC LAZARD.



BLANCS : 8 pièces
Les blancs jouent et font mat en deux coups.

Prière aux concurrents de vouloir bien, dans
leurs réponses, numéroter 40 le problème de
la semaine dernière (17 octobre), par J.-C. Wain-
wright (Amérique).

SOLUTIONS DU 72^e CONCOURS

Question n° 524. — Anagramme-acros-
tiche des quadrupèdes (LE DIABLE NOIR) :

Or + PC = Porc
Bec + IH = Biche
Tue + ML = Mulet
Rêve + CH = Chèvre
Ere + ZB = Zèbre
Tenu + JM = Jument
Jura + AC = Jacaranda
Tir + AP = Tapir
Piano + UL = Poulin

Question n° 525. — Mots carrés en escalier
(M. LANNIER) :

V I N
I G I
N I M E S
E V E
S E D A N
A N E
N E R A C
A X E
C E R E T
E L U
T U L E
L O T
E T E

Question n° 526. — Mots en diagonale (M. LAN-
NIER) :

P L O E R M E L
A R G E N T I N
E C O N O M I E
G R I V O I S E
R E Q U E R I R
R E S I G N É E
D I S T A N C E
N É G R E S S E
P r o v e n c e — L i m o u s i n

Question n° 527. — Mots décroissants et
croissants (A. FOSSAY) :

Cantorbery — Canrobert — Brocante — Ca-
noter — Carnot — Caron — Caro — Roc — Or —
R — Ré — Ire — Neri — Irène — Irénée —
Néréide — Dernière — De Regnier — Digérent.

Question n° 528. — Noms brouillés (L. MAR-
CHADIER) :

RANCE SAONE GERS MEUSE SEINE
DINAN MACON AUCH SEDAN MELUN

Question n° 529. — Charade :
Re — Vol — Ver = Revolver.

Question n° 530. — Logogriphe (GUINCHARD) :
Boueux — Boue — Bouge — Ogre — Orge —
Or — Bourg — Orgue — Robe — Brou — Gobe
— Grue.

LAURÉATS DU 72^e CONCOURS

Nous avons reçu 2,963 réponses à notre 72^e con-
cours.

Ont trouvé sept solutions justes :
8^e génie ; Aversene, Andrieu, Ardouneau, An-
dré (P.), Aubépi, Abbadié, Auvergne, Andrau,
Alonis, Abbal, Aubry, — Barreau, Benoist, Beys-
sac, Bordelais, Bary, Baudu, Béchu, Bonnel,
Bourliette, Boutier, Briault, Bureau de la R.
M. S., Bureau 15^e compagnie du 358^e Belys,
Briot, Bénazet, Bureau 31^e compagnie 102^e R.
A. L., Bratieres, Buet, Bodin, Bessière, Blan-
chet, Bretin, Barbant, Bonfils, Benoit (R.), Bou-
logne, Belot, Beauchamp, Bernard, Bourseau,
Barnalée, Bousquet, Belean, Bruley, Bourdolle,
Berg, Bureau 15 du 38^e A. R. T., Bureau 14^e com-
pagnie du 358^e R. I., Boussaguet, Bourrain, Ba-
thiat, Baudouin, Bernezat, Bolmont, Bureau
344 D/S, Blin, Barnérias, Belois, Brun, Bureau
4^e compagnie du 3^e R. I., Bertoni, — Chauveau,
Colmont, Chamontou, Cloître, Chalmeton, Cha-
put, Chevalier, Clairet, Conte, Carbonel, Cha-
pelot, Charat, Cammont, Chesnais, Coulouvrier,
Chachou, Chenet, Caën, Consigné, Cuny, Can-
dau, Cament, Comte (C.), Coffet, Cousteix,
Castex, Châble, Central S. R. S. 25, Cognet,
Caiti, Coulthure, Crabé, Carré des officiers du
Courbet, Compté, Chevalier, Combe, Chassard,
Charnaux, Carmoroux, Commis intendance
20^e C. A., Chandeigne, Cellier, Chavoulier, Cayla,
Coupé, Chaplin, — Bousset, Dantigny, Dubuc,
Duval, Dalby, Dubos, Dedieu, Degand, Depa-
lon, Dumont, Derache, Dubos, Dubuc (J.), De-
choz, Durand (P.), Delpech, Dupuis, Danery,
Boinel, Durand (H.), Dupont (C.), Dubos (E.),
Doceul, Doumaux, Dionnet, Delvare, Douvrie,
Duluc, Didier, Duvas, Diebold, Delvare, Djan,
Dumont, Dailly, Devois, Doulouf, Delpoux,
David, Beaulieu, Despujols, Delon, Dumas, —
Dard, E. M. Gr. A. du 2^e d'artill. colonial,
Emond, Les Ermites de B. 57^e d'artill.,
Eloi, E. M. 224, Engelbrecht, Fustier, Flard,
Fages, Flattot, Filletaz, Fackler, Fanaud,
Filiol, Fillon, Fertin, Forest, Foulonneau,
Flamme, Favé, — Gauguin, Glay, Gondard,
Génie divis. S. P. 120, Gras, Gousset, Gabit,
Guillevic, Godon, Garot, Guyot, Gérin, Girard,
Gentis, Guillon, Guibé, Gesteur, Gogat, Gra-
tine, Guillaume, Grellet, Georget, Gizard,
Grandin, Goulet, Gernez, Guérin, Gendrand,
Gaillat, Gaulin, Gagneat, Grandmaison, Gaer-
tner, Graire, Guers, Guérin-L. Gr. d'E.-M. du
7^e gr. d'art. de montagne, Greil, Guitonneau,
— Halznet, Hucher, Hubert, Hoff, Houdard,
Henry, Hazard, Houdard (Jean), Houille, Helli,
Hay, Heraud, — Imbert, Imbaud, Infirmerie de
place à Fismes, Isidore, — Joulia, Jurquet,
Jouve, Joly, Jeanjean, Juif, Joubert (Y.), Jan-
son, Jeandel, — Kerouartz, — Lacheze, Lecar-
pentier, Leroux, Landais, Levacuer, Lulu,
Lyant, Legout, Loubatières, Laurin, Lebourg,
Libeau, Lescot, Lamy, Le Pape, Laurent (J.),
Lévesque (G.), Lépine, Laffont, Lardy, Larrouy,
Laporte, Laurens, Lamy (Ch.), Le Bray, Lefeu-
vre, Laporte, Lemprière, Le Bastard, Loiret,
Lefebvre, Lavoisier, Lévy, Lapeyre, Le Lann,
Loiseleur, Lastalas, Leclercq, Labourie, Letort,
Lepout, Leroy, Lucas, Lacroix, Loupy, — Mail-
lard, Maugin, Martin, Millet, Marthelot, Mon-
teau, Moisset, Moulla, Moussy, Moreton,
Mermet, Maréchal, Mourenbès, Musiciens du
53^e, Martin (E.), Magat, Mille, Martinet, Médus,
Meunier, Marchand (P.), Morin, Morel, Martin,
Mollet, Morel, Millon, Mélix, Magnin, Maurice,

BULLETIN DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE

Mathieu (G.), Mathien (A.), Mazoné, Moinet,
Maldent, Maitrot, Moysan, Micoud, Muller, —
Nallet, Nicot, — Offic. 11^e comp. du 91^e, Ober-
berg, Offic. du 9^e batt. du 92^e, Offic. 5^e batt.
21^e d'artill., Oudinot, Ordonnaux du 72^e,
Offic. de l'état-major du P. A. D/2, Olié, —
Parisot, Passerieu, Patius, Popote off. train sa-
nit. A. N. n° 1, Popote off. amb. 4/37, Petit,
Pihouze, Popote s. off. 8^e génie, Popote off.
P. 15/6, Pichonard, Popote s. off. 9^e R. A. P.,
Perrineau, Poinssignon, Pelletier de Ruelle, Pa-
caud, Popote 2^e gr. 267^e artill., Pilette, Poissot,
Prenez, Popote off. 22^e batt. du 239^e artill., Per-
rette, Deux Poilus du canon de 37, Popote amb.
7/17, Popote 11^e C^e 15^e train, Pompey, Poux,
Poussier, Popote off. 22^e bat. du 215^e, Popote
E. M. 34^e R. I. T., Pourcel, Popote off. H. O. E. 36,
Peuvrel, Page, Poirier, Pothier, Passeron,
Prudhomme, Pavard, Popote intend., Reyné,
Rozière, Robert, Roubin, Robin, Richard, Royer,
Roche, Robin (L.), Roussel, Rouxel, Rendu, Ra-
vel, Roussel, Raimbault, Renaud, Rambaud (M.),
Rambaud (V.), Radios 101^e R. A. L., Rustuel, Ri-
chard, Rivière, Salvaton, Schwartz, Serre, Sor-
riaux, Salengon, Sourrouille, Sinn, Secrétaires
génie 1^{er} C. A. C., Suchet, Saïre, Soulé, Silvy,
Simmonot, Schirmann, Soubie, Ninet, Serre,
Salin, Saint-Samat, Sapène, Soule, — Trégnay,
Tarrangé, Thébaud, Tréquet, Trépin, Troadec,
Tassi, Thellier, Tardieu, Thiriel, Tarras, Tobo-
gan du 9^e bat. du 155^e R. I., Thin, Tazuin, Tho-
rimberg, Thomérieux, Thomas, Texier, Verzieux,
Valard, Vaudrey, Veillat, Voirin, Vigouroux,
Vazeille, Vigier, Vallas, Willy, Vasseur et Caenès,
Vanderaa, Vetter, Vallée, Vergez, Vaxillaire,
Vallance, Verdeau, Visconti, Witt.

SOIXANTE-SEIZIÈME CONCOURS, QUESTION N° 551 :
Les points des troisième, septième et onzième
lignes ne sont pas tout à fait à leurs places dans
le diagramme des mots en d'allage ; nous consta-
tons, par les solutions que nous recevons, que
les joueurs ont rectifié deux-mêmes.

Le tirage au sort a attribué :
Cinq pipes, à MM. Abbadié, 3^e R. A. P. ; Bor-
delais, 251^e d'artill. ; Benois (H.), 15^e section té-
lég. milit. ; Bertoni (W.), Bolmont (L.), 43^e d'artill.
Cinq boîtes de chocolat Menier, à MM. Bar-

nérias (P.), 38^e d'inf. ; Delois (H.), 78^e d'inf. ;
Dumont, 2^e génie ; Charnaux, ambul. 10/12 ;
Chandeigne, 330^e d'inf.

Cinq paquets de fumure, à MM. Cellier (M.),
98^e territ. d'inf. ; Chaplin (A.), 11^e génie ; Brun
(J.), 8^e esc. du train ; Bourdolle, 101^e R. A. L. ;
Boussaguet, 101^e R. A. L.

Cinq couteaux de travail, à MM. Bruley,
1^{er} d'artill. ; Boutier (N.), 329^e d'inf. ; Landais
(J.), 71^e d'inf. ; Depraion, 9^e R. A. P. ; Colmont
(M.), 8^e drag.

ÉCHECS. — Solutions et Lauréats.

Problème n° 35, par MACKENSIE
1^{er} Coup : C 3 T D

SOLUTIONS JUSTES

Amyon, Archier, Algier, Astier (médi-maj.), —
Blanc-Garin, Bigotte, Boujol, Blain, Berthelot
(A.), Barberon, — Conforon, Gidra (S. de),
Chambaud (adj.), Cayvanagh, Calais, — Demars,
Delarozière, Delaire (capit.), Dumas (F.), Des-
champs (serg.), David-Hostein, — Fabre (G.),
Gaillet, Gabard, Gresset, Gr. mus. 108^e d'inf. —
Harlerod, Huchy, — Imbaud (aide-maj.), —
Jaulmes, Jolly (médi-maj.), Jamilloux, — Lam-
bert de Lonlay, Lambin, Leclercq, Loyer,
Lascaux (A.-M.), Laurent, Lelièvre, Limouzin,
Leterce, Leroux, Lépinard, Lecomte (médi-
maj.), La Dame, — Massot (A.-M.), Mercier,
Monvoisin (s.-lieut.), Mahuet, — Off. 2^e S. M. A.
44^e artillerie, Ouin (R.), Martin (offic. d'ad.), —
Pellier, Petiau, Pallière (L. de la), Planès, —
Renaud (A.) (médi-maj.), Roubier (médi-maj.), Ru-
flet, Ravolet, Renard, — Sudre, Sandoz (lieut.),
Schilmann, Servat, Schramin, service pharm.
hosp. 41, — Thalheimer, Tessier, — Vidal, Vuil-
laume (médi-maj.), Vincent (R.), Vignolle (lieut.),
— Wytenhove.

Le tirage au sort a attribué un jeu d'échecs
à chacun des lauréats suivants :

Pellier, sergent, 114^e infanterie.
Amyon, cap. four., 46^e infanterie.
Chambaud, adjudant, 6^e génie.
(Don de M. CONSTANT BERNARD.)

CAUSERIE AGRICOLE

L'Utilisation des Marrons d'Inde

On a souvent parlé, depuis quelque temps,
de l'utilisation des marrons d'Inde pour l'alimen-
tation des animaux. Cette question a
été étudiée très consciencieusement par le
professeur Carnevillat de Lyon, et par M. Paul
Gay, répétiteur à l'école de Grignon. Nous
pouvons citer à ce propos des exemples
tout à fait décisifs qui prouvent la possibi-
lité et même les avantages de l'emploi des
marrons d'Inde qui, la plupart du temps,
sont abandonnés au pied des arbres.

M. Flahaut, vétérinaire à Poitiers, a constaté
qu'un troupeau de quarante moutons
put recevoir, pendant quinze jours, 250
grammes de marrons par jour, et, plus tard,
500 grammes, sans qu'il survint aucun ac-
cident. Les marrons étaient donnés crus,
divisés en morceaux et mélangés à des bet-
teraves.

Enfin, les rations de 250 grammes et 500
grammes correspondaient à l'alimentation
par tête de mouton.

A Noisy-le-Roi, près de Versailles, un
agriculteur, M. Demarins, qui possédait un
troupeau de 250 moutons, fit ramasser à ses
frais, dans le courant de l'automne 1893,
tous les marrons d'Inde des parcs de Ver-
sailles et de Saint-Cloud. Il récolta ainsi
près de 60,000 kilogr. de ces graines, et ha-
bitua tous ses moutons à ce nouvel aliment,
qui était distribué en entier dans la man-
geoire, sans avoir subi aucune préparation.
Au bout de quelques jours, les animaux en
devinrent très friands et le propriétaire

n'eût jamais à constater un trouble des
fonctions digestives. Les mangeoires étaient
remplies à chaque repas et les moutons
mangeaient à satiété.

Tous ces faits confirment l'opinion que le
marron d'Inde peut être sans danger distri-
bué aux ruminants, voire même aux che-
vaux, à la condition toutefois que cette
distribution soit faite en quantité modérée.

Nous parlerons dans quelque temps de
l'utilisation des marrons d'Inde par les
vaches laitières, utilisation qui est d'ail-
leurs possible, disons-le tout de suite.

A l'inverse, les porcs n'acceptent pas les
marrons d'Inde.

Enfin, les recherches exécutées à l'école
vétérinaire de Lyon prouvent que le mar-
ron d'Inde est dangereux pour les animaux
de basse-cour. A la dose de 48 à 50 grammes
par jour à l'état frais, il empoisonne les
canards.

Somme toute, la plupart du temps, et
avec des précautions convenables, le marron
d'Inde est un aliment qui constitue, à l'heure
actuelle, une ressource intéressante. Certes,
le poids de marrons dont nous disposons
est très limité, mais comme il y a lieu de
ne rien négliger, les observations précé-
dentes peuvent intéresser quelques-uns de
nos lecteurs.

D. ZOLLA.

Le Gérant : G. PEYRON.

Paris. — Imp. des Journaux officiels, 31, quai Voltaire.



Une distribution d'effets

Du CANARD DU BOYAU :

Devant le « burlingue » vient de s'arrêter la voiture de la compagnie et le conducteur en extrait les ballots d'effets qui, tout à l'heure, vont être distribués aux hommes.

Parmi les poilus qui se sont approchés pour contempler ce spectacle (les distractions sont si rares!) se trouve Martin de la troisième section. Or, Martin songeait justement qu'il était sur le point de partir en « perne » et, subitement, devant cette masse de vêtements flambant neufs, sa capote lui est apparue sordide et lamentable; brusquement il s'est souvenu que sa veste était usée en maints endroits, que son pantalon était graisseux et couverts de taches, que ses chaussures prenaient l'eau, et il s'éloigne en réfléchissant aux moyens à employer pour profiter de l'occasion qui s'offre, de se faire habiller de neuf des pieds à la tête.

Mais l'heure de la distribution est venue. Les effets ont été répartis dans les sections et les sergents vont les partager entre les hommes.

Martin est arrivé premier au rassemblement. Hélas! le tas d'habits de la troisième section lui semble bien petit et bien grand lui paraît le nombre de ses camarades. Déjà le fragile édifice de ses espoirs chancelle en son esprit.

Tout de même il obtient une paire de chaussures, les siennes étant vraiment en pitoyable état. Puis, par voie de tirage au sort, une veste lui échoit. Il est « verni », car il y avait cinq de ces vêtements et dix-sept auraient été nécessaires pour satisfaire à toutes les demandes. Les chaussures sont un peu longues et la veste un peu courte, mais, comme le remarque un sergent, « ça fait compensation ». Et Martin est ravi.

Il est enchanté également de la capote qu'il touche. Elle lui arrive à peine aux genoux; c'est le dernier modèle dit : « pour la poursuite ». Le col conviendrait à un taureau; mais, dans la simplicité de son âme, Martin pense que ce doit être la mode, car toutes les capotes sont confectionnées ainsi.

Et il ne lui manque plus qu'un pantalon. Malheureusement il y en a très peu et justement il en faudrait beaucoup. C'est à ce moment que le sergent, qui a bien déjeuné est de bonne humeur. Il répond à Martin :

— Je vais voir cela dès que tout le monde sera servi; mais en attendant tu vas pouvoir nettoyer et ranger le bureau.

Au bout de deux heures, Martin a terminé cette besogne de confiance, et avant de retourner vers son escouade, doucement, au chef, il rappelle sa promesse.

— J'ai pensé à toi, lui répond celui-ci, je n'ai plus de pantalon, mais prend toujours à a place cette belle ceinture de flanelle.

(Du Klaxon.)
UN BONHEUR QU'ON N'APPRECIAIT PAS !...

AU PAYS DU FRONT

Martin a déjà eu sa bonne part dans la distribution, il ne reçoit pas de « phalzar ». C'est équitable, mais il n'envisage pas cette déception avec toute la philosophie désirable et oubliant capote, veste et chaussures neuves, il ne pense plus — et avec quelle amertume — au pantalon refusé.

C'est bien pis encore quand il a revêtu ses « frusques » neuves. Le malheureux pantalon

Les deux Frères

De L'ÉCHO DES GOURBIS :

Il pleut, c'est une mauvaise journée. L'eau tombe, glaciale, dans la tranchée, dont elle effrite les parois et ravine le fond. Tous les objets ont pris une couleur de brouillard. Il pleut. Un petit crapouillot est ruisselant et

SUR L'ALBUM DE MA MARRAINE

A JACQUELINE D...
Ma filleule et marraine

Je viens de passer quatre jours
Dans une cité merveilleuse,
Sans ouïr battre les tambours
Ou ricaner la mitrailleuse.

Oui, j'ai dormi dans des draps fins,
Mangé dans de la porcelaine,
Bu non du pinard, mais des vins :
Tout cela grâce à ma marraine.

Au lieu de me laisser tout seul
Trainer dans Paris ma tristesse,
Elle a fait à son vieux filleul
La charité de sa jeunesse.

Si bien qu'on a sacré parfois
En apercevant notre équipe
Où fraternisaient dans nos doigts
Son éventail avec ma pipe.

Mais c'est fini; je pars demain,
Il faut boucler ma soubreveste.
Je pars; dans sa petite main
C'est un peu de mon cœur qui reste;

Et je vais, l'âme et les yeux pleins,
Au pays des sombres épreuves,
Au pays où se font les veuves,
Les veuves et les orphelins...

Mais au seuil du sinistre empire,
Pour charmer les derniers instants,
Sur tes lèvres de dix-huit ans
Paris mit son dernier sourire.

Aussi, dans ce cruel été
J'emporterai ta frêle image
En me disant que la gaieté
Est une forme du courage;

Et si je meurs dans mon élan
Souviens-toi sans mélancolie,
O marraine jeune et jolie
Du pauvre filleul déjà blanc.

Capitaine AB DER HALDEN.

tranche de toute la hieure misérable de sa vétusté galipoteuse sur des nuances claires, du reste de l'habillement. Il apparaît pitoyable, odieux de crasse et de graisse alors qu'auprès de lui éclate, ironique, l'éblouissante fraîcheur de teinte de la veste et de la capote. Et Martin n'y tient plus, le contraste lui paraît trop cruel. En dépit de sa timidité naturelle, il court au « burlingue » demander au sergent-major si, par hasard, il n'aurait pas un « froc » de reste. Le chef qui a bien déjeuné est de bonne humeur. Il répond à Martin :

— Je vais voir cela dès que tout le monde sera servi; mais en attendant tu vas pouvoir nettoyer et ranger le bureau.

Au bout de deux heures, Martin a terminé cette besogne de confiance, et avant de retourner vers son escouade, doucement, au chef, il rappelle sa promesse.

— J'ai pensé à toi, lui répond celui-ci, je n'ai plus de pantalon, mais prend toujours à a place cette belle ceinture de flanelle.

semble abandonné. Personne dehors. Les hommes, dans les cagnas, cherchent à améliorer leur abri que l'eau menace d'envahir. Le veilleur secoue, de temps en temps, la toile de tente trempée qui lui couvre les épaules, tandis que ses yeux essayent de percer la brume qui cache l'ennemi.

L'heure de la soupe arrive. Comme, malgré le temps, il faut bien manger, le caporal de jour constitue, pour aller aux cuisines, la corvée, et ce n'en sera pas une petite. Les boyaux doivent être transformés en torrents et s'y promener, chargé de deux gamelles ou d'un collier de boules de pain, ou encore d'innombrables bidons, est une distraction dont on se passerait bien. Aussi, les hommes désignés, entrevoyant cette désagréable perspective, se rassemblent mollement sous la pluie, qui tombe toujours serrée. Le caporal fait l'appel; un dégoûdi lance une blague et les poilus s'éloignent en riant quand même de leur situation.

Parmi eux se trouve un jeune homme de

11 classe 15, imberbe et plein de santé, qui a comme camarade de combat son frère aîné, plus âgé que lui de deux ans.

La corvée de soupe est bientôt de retour. Les hommes, fatigués d'avoir marché dans la vase, mouillés jusqu'aux os, posent les marmites fumantes et s'adosent contre le parapet en respirant bruyamment. Des gouttes de sueur perlent sur leur front halé, tandis que leurs effets, pleins d'eau, collent à la chair. Dans les escouades, on commence à manger et on discute de cette dégoûtante corvée qui doit se renouveler le soir. Heureusement, pense-t-on, ce ne sera pas aux mêmes à marcher. Chacun son tour.

Les deux frères vident, côte à côte, leur gamelle. L'un vient de faire la corvée, l'autre fera celle du soir. Celui qui est mouillé se penche vers l'autre et, tout bas, avec une simplicité touchante, lui dit en grelottant : « — Tu ne te dérangeras pas ce soir, Pierre. Je retournerai en corvée pour te remplacer; je suis trempé comme une soupe et je ne peux pas l'être davantage ». Alors, comme son frère proteste et lui dit qu'il attrapera du mal, il ajoute affectueux et avec un sourire de malice et de naïveté : « — T'en fais pas, il vaut mieux que ça soit moi qui y retourne, comme ça, il y en aura toujours un de sec de nous deux ».

Encore les Permissions!

Du PÉPÈRE :

C'est par milliers que chaque jour nous arrivent des lettres relatives aux permissions. Cela devient très monotone et il est inadmis

sible que les soldats s'intéressent plus à leurs dix jours qu'à la prise du mont San Gabriele par les Italiens. Mais puisque ce sujet à l'air de plaire à nos lecteurs, nous pouvons dès

Matin en Champagne

De LA REVUE DU FRONT ET LE SOUVENIR :

Un vent tendre et léger berce la ravenelle
Qui, le long du boyau marneux et tourmenté,
Toute fleurie, érige en la splendide été
Le symbole vivant de la grâce éternelle.

C'est l'aurore. Du jour l'alerte sentinelle,
Voici que vers les cieux l'alouette a pointé.
Elle plane : l'azur où fuse la clarté,
S'émeut au battement éperdu de son aile.

Mais, soudain, le soleil surgit à l'horizon,
Emmi la plaine, agenouillée en oraison,
Dissipant les derniers lambeaux d'ombre
[sournoise.]

Moment divin ! Enfin le matin est vainqueur.
Et fraîche comme une onde, ou comme une
[liqueur.]
Je sens couler en moi la douceur champe-
[noise.]

Sergent PIERRE DE PORTGAMP.

maintenant leur signaler le nouveau système qui entrera en vigueur le 1^{er} novembre prochain.

On ne partira plus par catégories : on partira au kilo. Dans chaque compagnie, on fera passer tout le monde sur la bascule et on obtiendra un poids total de l'unité. Chif-

frons ce poids total, si vous le voulez bien, à 13,643 kilogrammes.

Le pourcentage est alors déterminé par le commandement. Supposons-le à 10 p. 100. Chaque capitaine n'aura qu'à faire partir les hommes dont le poids total atteindra exactement le pourcentage de kilos auquel la compagnie a droit. Dans le cas présent, ce seraient 1,364 kilos qui partiraient. Et ça sera enregistré comme des bagages!

L'avantage de ce nouveau système sera de supprimer les fractions de huit dixièmes de grenadiers et de quatre cinquièmes de voltigeurs. — Dieu merci! nous ne sommes pas encore tous ainsi découpés.

Autre heureux résultat : le commandant de compagnie pourra faire partir un peu plus souvent les gens gros, atteignant, par exemple, le poids de 90 kilos. Fatigués par le voyage, et les privations de l'arrière, ces poids lourds deviendront, en deux permissions, des poids-plume et feront de parfaits voltigeurs.

Enfin, ceux qui seront vraiment « maigris », seront utilisés par le service de propagande pour voyager chez les neutres et leur faire envie.

A l'Ambulance

Du VER LISANT :

Le poilu Pouchinard est atteint de légère dysenterie et le major lui a donné une ordonnance. Mais Pouchinard l'a perdue.

— Que diable ça pouvait-il être, ce remède? demanda-t-il à un camarade.

— Cherche pas, dit l'autre, ce devait être une ordonnance de « non-lieux ».

La Chaussure Nationale



La Commission des Économies a proposé de mettre à la disposition des populations civiles des chaussures inutilisées dans les magasins militaires.



- Qu'èqu'tu fais dans l'civil?
— J'suis marchand de parapluies!